

Instructions aux Sœurs Servantes, Retraite 1963

1) La charge de Sœur Servante

Au début d'une Retraite de Sœurs Servantes, il y a une réflexion assez précise, assez poussée à mener autour de ce qu'est la charge de Sœur Servante, cette charge dont vous êtes maintenant revêtues et qui forme le fond, la structure même de votre vie personnelle et de votre vie de Communauté.

Et je dis mener ensemble cette réflexion, pour bien situer qu'il ne s'agit pas ici d'un enseignement magistral dispensé du haut d'une chaire, parce que vis-à-vis a charge de Sœurs Servantes on ne peut jamais donner un enseignement limité, un enseignement qui s'arrête, qui soit enfermé dans une expérience. On n'a jamais réussi à être une bonne Sœur Servante, on n'a jamais trouvé exactement la manière d'agir dans toutes les circonstances qui peuvent se produire, pour pouvoir dire : « Agissez de telle façon et vous serez une excellente Sœur Servante ». Bien sûr, on peut donner des conseils, bien sûr, il y a une expérience qui se fait au fur et à mesure des années qui passent, et aussi des erreurs commises ou des excès, qui sont faits loyalement.

Cependant, lorsqu'on quitte une charge de Sœur Servante, - je fais appel à celles qui ont déjà eu un ou plusieurs changements de Maisons, depuis qu'elles ont la charge de Sœur Servante -, et qu'on jette un regard en arrière, n'est-il pas vrai qu'on se dit : je n'ai absolument pas été ce que j'aurais dû être, il y a telle chose que j'aurais dû faire autrement. Ici, j'ai essuyé un échec, et lorsqu'il s'agit d'un échec concernant les âmes, c'est beaucoup plus lourd, beaucoup plus douloureux que lorsque ce sont des échecs matériels, et nous ne sommes jamais satisfaites de nous lorsque nous quittons une charge de ce genre.

Et lorsque vous prenez la Maison que vous a laissée la Sœur Servante précédente, eh bien ! Au premier coup d'œil, vous voyez immédiatement les petites déficiences, petites choses qui auraient pu être faites autrement, peut-être même les erreurs plus ou moins graves qui ont été commises ; et la Sœur Servante qui est partie, peut-être, se dit exactement la même chose que vous. C'est notre situation humaine, d'ailleurs, de ne jamais pouvoir atteindre la perfection que nous cherchons, non pas la perfection que nous devrions posséder, parce que c'est impossible, mais la perfection après laquelle, ou à laquelle nous devons toujours travailler.

La première réflexion à faire face à la charge de Sœur Servante, c'est que nous devons toujours nous y former. Nous aurons toujours à essayer de devenir autrement que nous ne sommes, si nous voulons répondre aux exigences qui sont posées par la charge. Et, si nous voulons voir d'une façon un peu plus précise ce qu'elle est, il faut peut-être commencer par fixer ce qu'elle n'est pas, les erreurs que l'on pourrait faire en la considérant.

Lorsqu'on vous appelle pour vous donner une patente, vous avez, selon votre tempérament, des *réflexes différents*. Il faut dire que, habituellement, une Sœur que l'on appelle pour lui confier la charge de Sœur Servante n'a pas un premier réflexe de joie, parce qu'elle a trop bien vu que la charge n'est pas enviable, et qu'elle comporte bien des difficultés et bien des souffrances.

Cependant, parce que nous portons la nature humaine, nous risquons d'avoir des réflexes plus intérieurs qu'extérieurs, qui nous feraient *prendre la charge, le poste de Sœur Servante, pour ce qu'il n'est pas*, et de ce fait, la charge deviendrait pour nous un vrai danger et risquerait de nous engager sur une voie et dans des positions qui ne seraient pas les bonnes.

La charge n'est pas un honneur.

Elle n'a jamais été cela dans l'esprit des Supérieurs qui imposent la charge à une Sœur, et elle n'est pas une raison de s'enorgueillir. Elle ne nous situe pas à un poste en situation de supériorité personnelle. Il y a une grosse différence entre la Supériorité et l'Autorité. Voyons comme saint Vincent a été sage, il n'a pas voulu que les Supérieures dans la Communauté, se nomment Supérieures, mais qu'elles s'appellent tout simplement Sœur Servante. Nous ne

sommes pas installées, par le fait de la patente qui est reçue, en situation de supériorité. Nous sommes et nous devons rester dans l'intime de notre âme et de nos pensées, une Fille de la Charité comme les autres, mais qui doit porter le fardeau de la supériorité.

La charge de Sœur Servante n'est pas non plus une récompense.

Ce n'est pas un prix que tout d'un coup on vous a décerné parce que vous avez bien accompli votre temps de formation, de quatre ou cinq ans précédant les vœux, et qu'ensuite vous avez été des Sœurs exemplaires, admirables dans l'exercice de votre office ; alors, on se dit : voilà la récompense, on va lui donner un prix. On risque instinctivement d'en avoir la pensée. On se dit, n'est-ce pas, c'est parce que après tout, je n'ai pas été trop mal, on a confiance en moi, et, par conséquent, on me donne le poste de Sœur Servante.

Eh bien ! Je vais vous dire très simplement : la plupart du temps, si les unes et les autres, nous occupons un poste, et si nous avons reçu une charge, c'est tout simplement parce qu'on n'en a pas trouvé d'autres. Ne croyez pas que, en ce moment, j'exagère, c'est tout à fait vrai, et je suis persuadée qu'en examinant bien les choses, on se rend compte que c'est vrai, parce que si on veut bien détailler toutes les qualités que devrait avoir une Sœur Servante, si on veut bien voir toutes les responsabilités qui pèsent sur elle, tout ce à quoi elle doit répondre - quant aux compagnes et quant à la Maison - il est tout à fait certain qu'aucune Sœur ne possède l'ensemble total de qualités qu'il faudrait réunir pour occuper le poste de Sœur Servante. Cela, ce n'est pas une exagération que je prononce, c'est absolument une réalité. Nous, pauvres humains, nous sommes toujours en dessous de la tâche qui nous est confiée, et nous ne sommes jamais ce que nous devrions être.

Et ces pensées ne sont pas des pensées d'humilité invraisemblable, mais tout simplement la réalité devant laquelle il faut nous mettre. Or, nous aurions assez facilement cette illusion de croire que parce qu'on nous a donné la charge, c'est justement parce que nous avons toutes les qualités nécessaires. Ce n'est pas vrai. Si nous avons la charge c'est parce qu'il faut que quelqu'un l'occupe, voilà la réalité. Et on nous a choisies, bien sûr, en faisant attention, en réfléchissant et en priant, c'est entendu mais ne nous disons pas que nous sommes capables d'y répondre, ce serait absolument faux, ce serait une erreur.

La charge n'est pas non plus un poste de puissance.

Il y a un instinct qui est inscrit en nous, c'est l'instinct de possession. On possède. Posséder. Cet instinct de possession atteint certainement sa plénitude, malheureusement, à l'âge exact, ou à peu près, où une Sœur reçoit la patente de Sœur Servante entre 35 et 45 ans. C'est le moment où l'instinct de possession est le plus fortement inscrit dans la nature humaine. A ce moment-là, on sort d'une période de formation à l'obéissance - période de sujétion - qui, quelquefois a fortement coûté à la nature, mais que, certainement, on a accepté et pratiqué pour l'amour de Dieu. La patente de Sœur Servante arrivant à ce moment-là risque de produire une espèce de libération, de produire un réflexe en sens contraire. Sortant d'une position de sujétion, on passe tout d'un coup en une sorte de situation d'autorité. Nous risquons alors de tomber dans la faute de possession : cette Maison, elle est à moi... J'ai des compagnes... J'ai des œuvres dont je suis chargée ; j'ai un budget, des finances ; j'ai des âmes qui sont autour de moi et dont je répondrai devant Dieu... Tout cela devient *personnel*.

Il y a une sorte de satisfaction intérieure de possession, de puissance, de possibilité d'action qui risque de venir troubler la vue réelle que l'on doit avoir de la charge, de nous engager alors dans des positions tout à fait fausses quant à l'exercice de l'autorité ; qui risque aussi - et c'est là le plus grave - de nous faire perdre le bénéfice spirituel de ce que nous faisons et de nous inscrire à faux devant Dieu.

La première résolution que doit prendre une Sœur Servante lorsqu'elle est mise en charge, lors qu'elle a eu un peu le temps de réfléchir, c'est de se détacher continuellement de cet instinct de possession. Et ne croyons pas que cela se fait en une seule fois. Il ne suffit pas d'avoir un jour fait oraison et de s'être dit : « eh bien ! Oui, je ne suis que dépositaire ». Ne croyez pas que ce

soit fait, parce que la nature est toujours là et qu'elle reprend toujours, dans le sens de la possession, de la puissance, de l'autorité.

C'est tous les jours qu'il faut que nous nous détachions, il faut tous les jours avoir l'œil ouvert pour nous rendre compte que nous possédons telle compagne, que nous possédons telle personne avec laquelle nous avons des relations, que nous possédons l'argent qui nous est confié. Nous agissons par une espèce d'instinct de puissance, une sorte « d'ivresse d'autorité ». Le mot est un petit peu trop fort, mais si vous vous examinez bien, vous verrez que cela existe dans toutes les natures et que parfois on est tenté de faire des actes sous cette impulsion. C'est un grand danger de la charge : la possession et la puissance. Posséder et agir pour le plaisir de s'imposer.

Saint Vincent disait qu'il y avait un venin subtil dans l'exercice de la charge et que les meilleurs avaient du mal à s'en défendre ; je crois que ce venin subtil c'est celui-là de posséder, de s'imposer, et de diriger.

Nous ne devrions pas passer une seule journée de notre vie, sans être au long du jour - non pas seulement dans l'oraison du matin - en garde sur nous-mêmes pour que, dans toutes nos actions, dans toutes nos décisions, dans toutes les positions que nous prenons, il n'y ait jamais cette ivresse d'autorité, cet instinct de possession, instinct si fortement inscrit au fond de nous-mêmes.

Donc, la charge n'est pas un honneur, elle n'est pas une récompense, elle n'est pas un poste de puissance.

La charge n'est pas non plus un privilège inaliénable.

Et à cela aussi, il faut que nous attachions bien notre esprit. D'ailleurs, vous voyez bien que Rome qui connaît tout ce qui est inscrit dans la nature humaine, et peut-être encore plus dans la nature féminine, a posé des règles canoniques qui obligent à des changements même assez fréquents, qui sont, d'ailleurs, une bien grande gêne pour les pauvres Visitatrices qui doivent demander un renouvellement d'induits tous les six ans, puis tous les neuf ans. Ce n'est pas facile, car on refuse des induits à Rome. Donc Rome ne veut pas nous laisser la possibilité de nous attacher au poste que nous occupons.

Il serait souhaitable, si on pouvait y arriver (mais malheureusement c'est extrêmement difficile), - comme cela se fait dans les monastères cloîtrés - qu'une fois un mandat rempli, une Sœur qui a été Sœur Servante redevienne Sœur compagne. Ce serait tout à fait normal, ce serait un excellent exercice parce que, ayant été Sœur Servante, on saurait mieux obéir, on comprendrait mieux pourquoi la Sœur Servante commande, quels sont les impératifs qui peuvent la faire agir, et on aurait, certainement, une position qui serait tout autre que celle que l'on avait avant d'avoir goûté de l'autorité.

Lorsque saint Vincent envoyait une nouvelle Sœur dans une paroisse, nous le savons par certaines communications qui sont conservées, il disait : « Ma Sœur une telle sera la Sœur Servante pendant le premier mois, et ma Sœur une telle le sera après, et ensuite, on recommencera ». C'était un bon exercice de détachement pour la Sœur Servante, d'humilité et d'obéissance pour toutes. C'était certainement excellent, mais ce serait très difficile de le faire maintenant. Seulement, lorsque pour une raison ou pour une autre, on décharge une Sœur de ce poste de Sœur Servante qu'elle a occupé, il faudrait que cette décharge ne se présente pas comme une humiliation insupportable, comme un échec terrible, comme une blessure dont on ne se guérit pas. Ceci est d'abord absolument en dehors de la pensée des Supérieurs qui imposent la déposition ; elle est aussi en dehors des réalités, des attitudes intérieures que nous devons avoir. Il n'est pas inouï, c'est encore arrivé plusieurs fois ces temps derniers, que des Sœurs Servantes - qui sont d'excellentes Sœurs Servantes - aient demandé d'une façon instantane d'être déchargées de la patente au moins pendant un temps, le temps de mener une vie de compagne, de mener une vie d'obéissance, de se retremper, - peut-être d'une façon plus directe, avec moins de difficultés parce qu'elles n'auront pas d'autorité -, de se retremper dans une vie spirituelle plus cachée avec le bon Dieu. A certaines de ces demandes, on a fait droit. Et même, si un jour nous sommes déposées, qu'on nous retire une charge parce que nous n'avons pas pleinement réussi, eh bien, il

faut que nous sachions accepter cela, non pas comme une injure mortelle, mais dans sa réalité. Il y a des âmes que Dieu appelle à aller à Lui par l'échec.

En tout cas, en toute vie humaine, il y a toujours un moment de difficulté particulière et nous retirer la charge ce n'est pas retirer quelque chose qui est dû, c'est simplement enlever une responsabilité que, peut-être pour un temps, on ne peut pas porter ou que, peut-être, on ne peut pas porter du tout, parce que le bon Dieu ne nous a pas destinées à la porter. On n'est pas obligé d'être Sœur Servante pour être sainte, heureusement pour les Sœurs compagnes !

Ce qui importe ce n'est pas d'arriver à un poste d'autorité, - ce serait de l'arrivisme, ce serait souhaiter quoi ? une soi-disant réussite extérieure qui est vraiment comme de la fumée, - ce qui importe, c'est d'aller à Dieu dans la voie par laquelle Il veut nous faire passer, et s'il veut nous faire passer par la voie de la sujétion continuelle dans notre vie, eh bien, c'est la voie royale de l'obéissance. Considérer la déposition de la charge de Sœur Servante autrement, c'est se mettre en dehors de la voie de Dieu.

Vous direz et, c'est malheureusement ce qu'on dit, vous direz : « On m'a calomniée, on a dit ceci, on a dit cela » ; la plupart du temps, ce n'est pas tout à fait vrai, car en général quand les compagnes parlent contre une Sœur Servante elles exagèrent toujours, et vous pouvez être sûres que les Supérieurs le savent. Mais admettons que vous ayez été absolument et entièrement calomniées - cela peut malheureusement arriver -, c'est encore la volonté de Dieu ; à ce moment-là, il faut se mettre en face de cette divine volonté qui se manifeste de cette façon, regardant ce que Dieu veut dans la paix, dans la sérénité. Il vaut mieux être calomniée que d'être dénoncée pour des choses vraies. Si je suis calomniée, je suis en paix avec le Seigneur, tant pis pour les hommes s'ils disent du mal de moi ! Ce sont eux qui en porteront la faute, mais après tout, moi je suis dans la paix, dans la sérénité.

Il faut toujours regarder dans tous les événements, dans tout ce qui nous arrive, le doigt de Dieu. Si les hommes se trompent, nous ne sommes pas responsables ; mais nous, restons dans la joie et dans la paix. Je comprends que, en face de circonstances comme celle-ci, on soit remuée pendant un certain temps, mais ce ne devrait pas dépasser quelques jours ; après, on devrait faire son retournement spirituel et se dire : « eh bien, partons dans la joie ».

Donc, nous avons vu ce que n'était pas la charge de Sœur Servante. Il faut nous demander maintenant ce qu'elle est.

Ensuite de ce que nous venons de dire sur le plan de Dieu sur chaque âme, le premier angle sous lequel nous devons considérer notre charge, c'est l'angle de la volonté de Dieu. Dieu a une volonté sur chacune de nous, une volonté qui n'est pas simplement une volonté générale que les hommes interpréteraient, mais une volonté qui s'étend sur tous les détails et à toutes les situations dans lesquelles Il permet que nous soyons engagées. Or, lorsque les Supérieurs mandatés par l'Eglise imposent à une Sœur la patente de Sœur Servante, cette Sœur peut être sûre que la volonté de Dieu est qu'elle aille à Lui par l'épreuve de la supériorité. Je crois que c'est la première vue que nous devons avoir de notre charge : l'épreuve de la supériorité. La volonté de Dieu est que nous lui donnions la preuve de notre amour à travers les difficultés, les souffrances de l'exercice de l'autorité. Celles qui ont un certain temps d'exercice de la charge savent bien que c'est la réalité que nous disons ici : le poste de Sœur Servante apporte beaucoup d'épreuves, beaucoup de difficultés et beaucoup de souffrances, souffrances d'autant plus grandes qu'on ne peut les manifester.

Quand on est compagne, on peut manifester à sa Sœur Servante ce qui fait souffrir, les difficultés de rapports avec telle ou telle ; quand on est Sœur Servante, on doit garder dans l'intime de son cœur et dans l'intimité de sa prière les souffrances qui nous viennent de chacune des compagnes qui nous sont confiées. Et vous savez bien que la grande souffrance des Sœurs Servantes vient des compagnes ; ce ne sont pas les difficultés des œuvres, des Maisons qui sont lourdes à porter : c'est le poids de chaque âme, le poids de chacune de celles qui nous sont confiées, qui pèse très lourdement sur nous.

Donc, la volonté de Dieu est que la Sœur Servante aille à Lui par l'épreuve de la supériorité, c'est une obligation pour elle d'accepter la patente et d'essayer de répondre aux obligations

qu'elle lui impose. C'est pour chacune aussi une lourde responsabilité. La charge de Sœur Servante entraîne avec elle des devoirs dont nous allons voir toute l'étendue. Il faudra y répondre. On demandera compte aux Sœurs Servantes de l'état de chacune de ses compagnes, de l'état de sa communauté, car il ne suffit pas de s'occuper de chacune, il faut s'occuper encore du bloc communautaire, de la communauté que la réunion de chacune doit former.

La charge est un service.

Notre Seigneur lui-même nous a dit : « *Je suis au milieu de vous comme celui qui sert* ». Eh bien la Sœur Servante est auprès de ses compagnes pour les servir, pour servir le Christ en la personne de chacune d'elles. Mais il faut encore, je pense, monter plus haut.

La charge de Sœur Servante n'entraîne pas seulement des responsabilités, des devoirs, elle n'est pas seulement un service, si beau soit-il ; elle n'est pas simplement non plus une volonté de Dieu qui se manifeste sur sa vie personnelle, elle est certainement plus que cela.

La charge est une médiation.

Elle est un mandat qu'elle a reçu de l'Eglise et qui l'établit elle-même comme le lien qui doit unir ses compagnes et sa communauté à Dieu. Le rôle de la Sœur Servante est véritablement un rôle de médiatrice. C'est parce qu'il y a une Sœur Servante dans la Maison qu'une relation à Dieu existe. Vous comprenez, n'est-ce pas, comment je le dis. Il est bien certain que chaque âme va à Dieu directement, mais dans l'exercice de la vie religieuse, c'est la personne de la Sœur Servante qui établit le lien avec Dieu, c'est à travers elle que le lien de l'obéissance sera tressé, c'est à travers sa personne que le lien de la pauvreté sera assuré, et nous pourrions ainsi reprendre tout.

La personne de la Sœur Servante, - son action sur sa Maison et sur ses compagnes - assure l'accomplissement de la volonté de Dieu et maintient dans la soumission envers Lui.

C'est la raison pour laquelle il y a une Sœur Servante dans une Maison, c'est uniquement pour assurer cette relation à Dieu ; sinon il y aurait des premières d'office : on mettrait, par exemple, une Sœur qui serait chargée de toute la partie administrative, on en mettrait une autre qui serait chargée de toute la partie matérielle, et puis une directrice à la tête de chaque œuvre, et puis, une Sœur pour coordonner le tout. Un point, c'est tout. Et chacune s'en irait, assurant sa vie spirituelle personnelle. Mais ceci ne serait plus une communauté, ce serait simplement une équipe de travail, de bienfaisance, une équipe de travail, même apostolique, mais jamais une communauté religieuse.

La personne de la Sœur Servante unit chacune, unit la communauté à Dieu. C'est sa raison d'être. Si vous recevez une patente, ce n'est pas pour diriger les œuvres, ce n'est pas pour diriger la Maison, ce n'est pas même pour exercer l'apostolat. **Vous recevez une patente pour que vos compagnes soient reliées à Dieu.** C'est dans votre personne que s'accomplit cette relation de tous les actes et de toute la vie de la Maison à Dieu. C'est extrêmement fort et extrêmement lourd de responsabilités. Evidemment la charge n'a pas seulement que cet aspect de relation à Dieu, quoique cet aspect va pénétrer tous les autres et n'en sera jamais absent.

Il faut envisager la charge dans toutes ses dimensions.

Elle a d'abord, des dimensions humaines. La Sœur Servante est responsable de la vie matérielle des Sœurs et de la vie matérielle de la Communauté. Elle devra s'en occuper, et ne pas la négliger. C'est en quelque sorte cela le corps de la Communauté, et vous savez à quel point la vie et la bonne santé d'un corps influent sur le comportement d'une âme. Si une communauté est bien réglée, bien organisée, si le nécessaire est bien donné, maintenant, bien sûr, l'équilibre exigé par la mortification religieuse, les Sœurs seront dans la disposition voulue pour mener une vie spirituelle satisfaisante. Si, au contraire, tout va dans le désordre, tout est négligé, il est bien certain qu'il sera beaucoup plus difficile d'obtenir même la progression spirituelle des âmes.

Elle a aussi une dimension professionnelle, dans les responsabilités des Sœurs Servantes. Cela vous ne le savez que trop, hélas ! Combien parmi vous le comprennent parfaitement bien, et gémissent en quelque sorte accablées par la responsabilité professionnelle. Combien sont obligées d'assurer la direction d'un dispensaire, d'une école, pour quelques-unes même assurer un service hospitalier, se préoccuper de l'activité professionnelle des Sœurs, l'organiser, etc. Il faut

faire attention, d'ailleurs ; pendant un certain temps, on peut être accablée de ce stade professionnel, puis il y a un deuxième stade où l'on est habituée, et puis après, on s'est enfermée dedans et on trouve que cela va bien. Attention de ne pas se laisser absorber, il y a des Sœurs Servantes qui mettent toute leur attention sur la vie et l'organisation matérielle de la Maison ; d'autres, qui sont devenues des professionnelles. Il faut assurer ces choses, mais elles ne doivent pas être premières dans l'esprit ni dans l'attention.

Ce qui est le plus important, ce n'est peut-être pas mauvais de le rappeler, c'est de considérer, d'abord, les dimensions chrétiennes de la charge.

Vous savez que Jeanne d'Arc répétait toujours volontiers : « Si, je suis bonne chrétienne ». Plusieurs fois pendant son jugement, quand elle ne savait plus quoi dire, quand elle pressentait un piège, elle disait : « je suis bonne chrétienne ». Et saint Vincent et sainte Louise, dans leur grande sagesse et dans nos Saintes Règles, nous disent que nous devons être d'abord de bonnes chrétiennes.

Accomplir la loi chrétienne, qu'est-ce que c'est ? C'est avant tout, vivre la vie théologale, vivre de foi, d'espérance et de charité.

De temps en temps, il faut peut-être faire un petit examen de conscience sur ceci.

* Est-ce que vraiment c'est la foi qui est au fond de ma vie ?

* De la vie de nos Sœurs, de la vie de notre Communauté ?

* Les pensées de la foi sont-elles présentes à notre esprit ?

* Est-ce qu'elles sont présentes dans nos conversations de Communauté ?

Ce climat de vie théologale est le climat de vie morale. Dans une Maison où il y aurait des manquements plus ou moins graves à la justice, à la vérité, à la justice sociale, ce qui est très important vis-à-vis des employés, dans cette Maison-là, la vie chrétienne n'est pas assurée.

Il faut d'abord que toutes les vertus morales soient pratiquées dans la Maison, il faut qu'on y fasse grande attention. *Avant d'être religieuse, il faut être chrétienne.* Ne nous faisons pas d'illusion : une Sœur qui pratiquerait très bien la pauvreté, qui demanderait toutes ses permissions jusqu'à un iota et qui ne donnerait pas le juste salaire à ses employés ou ne cotiserait pas aux charges sociales obligatoires, cette Sœur-là ne mènerait pas une vie chrétienne et manquerait plus ou moins gravement à la justice. Dans cette Maison il n'y aurait pas ce qu'on appelle le climat évangélique qui porte à Dieu, car il y aurait des manquements à la loi chrétienne, proprement dite.

En s'élevant toujours dans le domaine et la gravité des responsabilités, nous avons dit que la charge de Sœur Servante avait des dimensions humaines, des dimensions professionnelles, des dimensions chrétiennes.

La charge a aussi des dimensions religieuses.

La Sœur Servante doit s'assurer que chacune de ses compagnes répond vraiment aux obligations de sa consécration au Seigneur, mène une vie consacrée, et mène la vie commune des membres de la Communauté. Il faut toujours que nous ayons présent à l'esprit ces deux aspects de la vie religieuse. Vie consacrée, par les trois vœux de Pauvreté, Chasteté, et Obéissance et vie commune. La Sœur Servante est chargée d'aider ainsi chacune des compagnes à mener vraiment sa vie de consécration et d'assurer la vie commune des membres de la Communauté. Il faut toujours que nous ayons présents à l'esprit ces deux aspects. Voyez, nous sommes responsables de chacune, quant à sa vie chrétienne, quant à sa vie religieuse, quant à sa vie matérielle, quant à sa vie professionnelle, quant à sa vie apostolique. Nous sommes responsables de chacune, et nous sommes responsables de l'ensemble.

Si nous nous contentons seulement d'aider nos compagnes en particulier, sans nous occuper de faire vivre ensemble nos Sœurs, de leur faire porter un témoignage commun, nous n'aurons pas répondu à la plénitude de la charge. Nous devons toujours avoir présents à l'esprit les deux aspects : la vie individuelle et la vie commune. C'est absolument essentiel.

II y a aussi, dans la charge de Sœur Servante des dimensions que l'on peut appeler apostoliques.

Elle est responsable du témoignage que chacune de ses compagnes portera du Christ dans l'office dont elle sera chargée et dans la vie qu'elle aura à mener.

Cette dimension est difficile, surtout avec les exigences de notre temps. Autrefois, les congrégations religieuses jouissaient d'un « a priori » favorable. A peu près tout ce qu'elles faisaient était sujet d'édification pour les fidèles et les gens qui les voyaient vivre. Maintenant, nos vies sont épluchées dans les moindres détails : on nous regarde, on nous critique, on nous observe, on nous méprise quelquefois, et on ne nous passe pas, en tout cas, le moindre petit manquement, on ne nous passe pas ce qui ne répond pas à cet idéal que se font les gens de la vie chrétienne et de la vie religieuse.

Il faut que nous portions dans chacune de nos Maisons une très grande attention à ce *que la vie que nous menons soit*, pour chacun de ceux qui nous regarde, *une image du Christ*. Ceux qui nous voient vivre doivent découvrir le Christ à travers notre manière d'être, nos paroles, notre manière d'agir. Surtout, que jamais nous ne soyons un écran entre le Christ que ces gens cherchent, quelquefois d'ailleurs d'une façon inavouée. S'ils nous regardent avec tant d'attention, c'est qu'ils voudraient trouver en nous la preuve que Dieu existe. Sans se l'avouer, ils en ont le désir. Souvent, à travers nos actes, ils trouvent la possibilité de se dire : Dieu n'existe pas, puisqu'elle est ainsi, qu'elle agit ainsi, puisqu'elle n'est pas capable de bien accueillir, puisqu'elle a dit un mensonge ! Oh ! Une Sœur qui dit quelque chose qui n'est pas selon la vérité, voile le visage du Christ pour les gens.

Il faut faire grande attention. C'est là notre quatrième vœu : le Christ devrait être transparent à travers notre manière d'être, notre manière d'agir. Il faut souvent y réfléchir, vous les Sœurs Servantes, et amener les compagnes à y réfléchir. Que ce soit vraiment la pensée dominante de notre vie et c'est là que nous arrivons à la conclusion de ce qu'est la charge de Sœur Servante.

II faut établir une hiérarchie des valeurs dans ces dimensions, dans toutes ces obligations de la charge.

On est un peu accablé quand on les détaille ainsi, mais dans la vie, elles s'imbriquent les unes les autres ; au fond, on peut dire, pour reprendre la parole de saint Augustin : « Aime Dieu et fais ce que tu veux ». Si la charité est profonde en nous, nous répondrons à tout cela, instinctivement, simplement parce que nous aimons Dieu, et aimant Dieu, nous aimerons nos compagnes, nous aimerons les autres. Cela se répercutera dans toutes nos actions et dans toutes nos paroles. Mais comme nous ne sommes pas arrivées à cette perfection là et que probablement nous n'y arriverons jamais, il faut tout de même établir une hiérarchie de valeurs dans nos obligations.

Cette hiérarchie de valeurs, elle ne va pas s'établir en amoindrissant les obligations d'un ordre quelconque. Par exemple, il est impossible de dire : eh bien, négligez un petit peu la santé de vos compagnes, le soin de la nourriture, ou bien, négligez le côté professionnel et soyez vraiment la Sœur Servante spirituelle. Ce serait une erreur de dire ceci. On est obligé de dire : essayez de répondre à l'ensemble de vos obligations le mieux possible, en adaptant, avec l'autorisation de vos Visitatrices, l'horaire de votre Maison ; pour essayer que la vie de piété de vos Sœurs, la vie commune soient assurées dans tout le maximum de ce qui peut être. Vous-même, ayez toujours le souci de la vie matérielle, de la vie professionnelle, de la vie chrétienne, etc.

Mais cependant, qu'il y ait une dominante dans votre vie. Et ce n'est pas l'occupation, ce n'est pas à l'action qu'il faut donner la priorité, ce n'est pas au temps, *il faut donner la priorité à l'intention*, autrement dit, *à l'amour qui est le moteur, l'âme de la vie*.

Il faut choisir la dominante qui donnera le ton à la Maison. C'est l'affaire de toute vie cela. Toute vie est un choix, il faut opter. On est toujours pour quelqu'un dans la vie. Voyez, par exemple, la vie d'une mère de famille. Eh bien, elle a opté pour son mari. Elle l'a choisi et elle le sert. En toute sa vie, en toutes ses actions, en tout ce qu'elle fait, - même dans le détail le plus petit et le plus insignifiant - elle choisira, je ne sais pas quoi... la couleur d'un vêtement, le plat

qu'elle fera à midi, ou toutes sortes de choses aussi matérielles que cela, sans y penser, sans y réfléchir, le choisira parce qu'elle sait que celui auquel elle s'est donnée aime cela. Ou bien elle le repoussera parce qu'il ne l'aime pas.

Il doit y avoir dans notre vie une dominante qui est le Christ, une pensée dominante qui est de le servir et de le communiquer. Et ici, la première obligation pour que notre Maison, la Maison dont nous sommes chargées, soit orientée ainsi, c'est que vous-même soyez sous cette dominante.

Si vous, Sœur Servante, vous avez vraiment fait de la pensée du Christ et de son service, de la volonté de mener une vie que l'on appelle évangélique, - c'est-à-dire vie qui le transmet - si vous en avez fait la dominante de votre vie si c'est vraiment l'amour qui est ainsi au fond de votre cœur et qui dirige toutes vos actions, toutes vos options, toutes vos décisions, toutes vos opinions, toutes vos paroles, tout ce que vous dites, obligatoirement, votre Maison suivra.

Elle suivra plus ou moins loin, plus ou moins vite, plus ou moins facilement, mais malgré tout, dans un certain temps, il y aura un climat qui sera créé dans la Maison dont vous êtes chargée. Et c'est vous qui êtes chargée d'orienter votre Maison vers des destinées qui soient plus ou moins temporelles ou plus ou moins éternelles ; qui soient plus ou moins matérielles ou plus ou moins spirituelles. C'est votre option personnelle qui oriente l'option de votre Maison. Evidemment, c'est une grosse responsabilité qui pèse sur vous.

2) La Sœur Servante elle même

Il faudrait maintenant, après avoir ainsi détaillé ce qu'est la charge de Sœur Servante, la responsabilité qu'elle entraîne, se placer devant ce que vous êtes vous, c'est-à-dire : l'instrument. Car, d'une part il y a la charge, et d'autre part, il y a l'instrument. L'instrument, c'est vous.

Quand on a approfondi ce à quoi nous oblige la charge de Sœur Servante, lorsqu'on y a réfléchi dans l'oraison, dans la méditation, quand on a mesuré les obligations et les responsabilités, on se dit : « Je suis un bien piètre instrument ». Alors... on aurait un peu envie de se masquer, de faire la politique de l'autruche, de se mettre la tête sous l'aile et de se dire : après tout, je vais mener ma petite vie, je ferai ce que je pourrai et puis on verra bien après. Ce n'est pas cela qu'une telle considération doit déclencher en nous !

Voyez, il est bon d'envisager dans toute son étendue la charge de Sœur Servante pour arriver à une première considération. C'est que nous sommes absolument incapables d'y répondre et c'est cela qui fait notre sécurité.

D'une part, cette réflexion : je suis chargée de maintenir le lien entre Dieu et mes compagnes ; je suis chargée d'être en quelque sorte le canal de la grâce pour les âmes qui me sont confiées. Nous mettre en face de cela ; c'est dérisoire, nous savons bien que nous ne pouvons pas y répondre, nous savons bien que c'est une impossibilité, et Dieu le sait mieux que nous. Par conséquent, si le Seigneur nous a quand même imposé la charge, eh bien, c'est qu'il a l'intention, non pas que nous, nous donnions la grâce ; non pas que nous, nous agissions sur les compagnes, mais que Lui passe par nous pour agir.

La considération, d'une part, de la gravité des obligations, et d'autre part l'impossibilité dans laquelle nous sommes d'y répondre, doit nous situer en face de Dieu, ou plutôt, devant Lui, dans la seule position qui peut nous rendre apte à être l'instrument de Dieu, dans la position d'humilité et dans la position de confiance. Puisque Dieu nous demande quelque chose qui est impossible à nous-mêmes, c'est qu'il a l'intention de la faire par nous et de la faire en nous.

Par conséquent, la première obligation de la Sœur Servante c'est de se mettre dans cette situation d'humilité et de confiance, et se bien persuader quelle n'est qu'un infime prolongement

de la Personne du Christ. La doctrine du Christ total ne joue pas seulement en ce qui concerne les Pauvres, les gens auxquels nous sommes envoyées. Quand nous allons soigner nos malades, lorsque nous enseignons nos enfants, ou lorsque nous parlons à tous ceux qui nous sont envoyés, c'est le Christ que nous recevons et le Christ est en eux. Mais il faut savoir aussi que le Christ est en nous d'une manière spéciale parce que nous avons reçu le mandat et la charge de Sœur Servante. Nous sommes, donc, une sorte de prolongement du Christ, nous faisons partie de ce Christ total, nous continuons son Incarnation sur cette terre et nous participons à la rédemption. Nous devons croire que le Christ se servira de nous et qu'il agira par nous. Il y a là une position de foi que nous devons avoir vis-à-vis du rôle que nous avons à remplir. Il faut que nous nous situons dans cette vue de la foi : le Christ est en moi, Il veut racheter par moi. Ce n'est pas un gonflement d'orgueil, ni de vanité. C'est absolument selon notre misère, un des fondements de notre misère, c'est la volonté de Dieu, c'est sa méthode, c'est son moyen d'aller aux hommes. Que la Sœur Servante s'établisse dans ces pensées de foi et d'espérance vis-à-vis de sa charge... ayant pris position de dépendance de Dieu, position qu'on pourrait appeler la position théologale.

Il faut ensuite fixer fortement votre Dieu, le Christ, vient aux hommes par les hommes et par nous-mêmes qui avons été choisies pour cela choix. Quand on part pour un voyage, il faut fixer le but. Eh bien, fixez votre choix, votre volonté. La volonté c'est de centrer votre Maison, de l'orienter vers Dieu. Ce qui importe, c'est de servir le Christ. Tout le reste : les œuvres, la profession, l'action apostolique, tout cela en fait partie ; mais l'essentiel, c'est ce point sur lequel nous devons baser toute notre action. C'est la Personne du Christ qui doit être au milieu de nous, que nous devons servir et que nous devons donner. Fixer le choix. Premièrement, savoir ce que l'on veut.

Et puis, deuxièmement, le vouloir. Une fois que l'on sait ce que l'on veut, il faut ensuite le vouloir, et non pas le vouloir une seule fois, mais tous les jours se reprendre pour ranimer la volonté et fixer à nouveau le but. Notre vie est organisée entre la Messe du matin, la Sainte Communion, les oraisons que nous avons à faire ; elles sont pour nous remettre en face de ce Christ qui est vraiment le centre de notre vie et qui doit être l'âme de toutes nos actions. Même pour celles qui ont 30 ou 40 ans de service, on se prépare toujours à être Sœur Servante, on ne l'est jamais tout à fait.

En considérant toute la charge qui pèse sur les épaules de la Sœur Servante, et, en évaluant ces responsabilités, il nous est apparu clairement que nous étions bien incapables d'y répondre. Alors, peut-être bien que, en voyant une telle chose, la tentation serait-elle, non pas d'un découragement, - puisque nous avons dit que Dieu nous imposant une charge aussi lourde avait l'intention de la porter en nous -, mais d'un certain quiétisme : « Puisque je n'ai pas vraiment ce qu'il faut pour répondre à la charge, eh bien, remettons-nous en à Dieu, et tenons-nous bien tranquille ». Ce serait certainement une erreur, une tentation. Nous gardons la responsabilité de perfectionner l'instrument que nous sommes, et d'apporter la collaboration de nos efforts, de notre volonté, de toutes les facultés que Dieu nous a données, pour nous mettre au service de l'action que Dieu voudra mener par nous.

Aussi, la première obligation de formation personnelle qui incombe à la Sœur Servante, c'est d'abord se connaître elle-même, se connaître telle qu'elle est, avec son tempérament, avec ses qualités, ses possibilités, et aussi avec ses défauts. Ce n'est pas manquer à l'humilité, ni faire œuvre d'orgueil, que de constater que l'on a telle possibilité et que l'on réussit dans telle ligne d'action, ou que l'on a reçu de Dieu tel don. Tout ceci ne nous appartient pas, tout nous a été donné et confié. Voilà aussi un point sur lequel nous devons nous garder de cet instinct de propriété, de possession, car même ce qui est en nous, nous a été donné par Dieu et nous a été donné pour le servir. Ce n'est pas indifférent que la Sœur Servante se connaisse bien, qu'il y ait une recherche, presque une recherche permanente, car, au long de la vie, nous changeons. Il y a des qualités que nous n'avions pas quand nous avions 25 ou 30 ans et qui se développent en nous par suite des efforts, par suite des circonstances, par suite du travail que nous faisons sur nous-mêmes. Il y a aussi des défauts qui se développent et que l'on ne soupçonnait guère quand on était au Séminaire ou quand on était compagne et que, tout d'un coup, on voit poindre quand on est Sœur Servante.

Il faut nous surveiller sur tous ces points. Par exemple,

* si une Sœur Servante est inclinée à l'autoritarisme, à imposer sa personne et sa volonté d'une façon inconsidérée, il est très important qu'elle le sache. Si elle est autoritaire et volontaire, de telle façon qu'elle absorbe les autres, elle impose, non plus la volonté de Dieu, mais elle s'impose elle-même.

* Au contraire, il faut savoir si nous sommes faibles, et si nous avons tendance à nous laisser dominer, à suivre telle compagne, au lieu d'exercer le mandat qui nous a été donné. On n'a pas plus le droit d'imposer sa propre volonté, sa propre personne, à la place de Dieu, qu'on n'a le droit de laisser les autres s'imposer à notre place. Il faut que nous nous connaissions et soyons vigilantes pour pouvoir agir avec le tempérament que Dieu nous a donné.

Connaître ses possibilités et ses lacunes, c'est bien nécessaire aussi quant à l'action. Une Sœur Servante ne peut pas être universelle ; elle sera douée dans un sens et ne le sera pas dans l'autre. Connaître une lacune que l'on possède non pas pour s'en décourager, mais simplement pour essayer de se faire suppléer par telle ou telle. Il y a des points sur lesquels on peut se faire aider, même au plan spirituel. Je prends des exemples bien concrets :

- Une Sœur Servante qui n'a pas le don des chiffres, qui ne sait pas la comptabilité, rien ne l'empêche de se faire aider par un bon comptable ou de faire tenir sa comptabilité par une de ses compagnes ; cela vaut mieux que d'avoir les comptes en désordre, ce qui est tout de même une certaine faute contre la pauvreté.
- Une Sœur Servante qui n'est pas douée au plan pédagogique si elle a des enfants, des jeunes filles qui lui sont confiés, eh bien, qu'elle ne veuille pas avoir elle-même l'influence sur ces enfants ou ces jeunes filles, qu'elle la fasse exercer par telle de ses compagnes qui est plus douée, ou même, à la grande rigueur, qu'elle prenne une éducatrice laïque, qui mènera cette action sous son influence spirituelle à elle, Sœur Servante.

Il ne faut pas toujours vouloir embrasser absolument la totalité de ce qui est à faire. Sœurs Servantes, nous sommes responsables que les choses soient faites et qu'elles soient bien faites ; nous ne sommes pas obligées de les faire toutes, nous-mêmes.

Je vous donne un tout petit exemple, qui m'a été dit dernièrement, par ma Sœur Directrice. C'est une question posée : « Dans quelle mesure une Sœur Servante peut-elle s'ingérer dans l'office de sa compagne ? etc ». Il s'agissait d'une colonie de vacances. Il me semble que cette Sœur Servante aurait dû avoir d'elle-même une connaissance suffisante pour savoir que mener une colonie de vacances n'était pas sa ligne d'action, et que, au contraire, ses compagnes étaient douées en ce sens. Elle arrive en colonie, qu'elle prenne tout simplement sa place de Sœur Servante, c'est-à-dire, être celle qui apporte en quelque sorte la présence de Dieu ; elle apporte l'autorité qui représente Dieu. Elle doit voir comment les choses se passent.

Au lieu de remplacer sa compagne, de se mettre à sa place pour donner des ordres, ce qui n'est pas du tout inhérent au rôle de Sœur Servante et peut très bien être confié à une compagne, il serait mieux qu'elle y vienne pour se rendre compte si les choses marchent bien, pour voir s'il n'y a pas une déficience à tel endroit ou à tel autre ; mais, au lieu d'y remédier par elle-même, qu'elle le fasse remarquer à la compagne. A ce moment-là, la Sœur Servante a une ingérence qui lui appartient, elle a non seulement le droit, mais le devoir strict de s'ingérer dans l'office de sa compagne, mais de s'ingérer dans un sens qui ne sera pas de la remplacer, et de prendre la place d'autorité qu'elle a dû lui donner.

Il faut donc que la Sœur Servante se connaisse, qu'elle connaisse ses compagnes pour qu'elle se fasse suppléer. Qu'elle se réserve ce qui lui appartient en propre, c'est-à-dire, l'orientation et l'animation spirituelle. Et encore en sachant très bien que l'animation spirituelle de la colonie de vacances (exemple donné ci-dessus) doit passer par la compagne à qui elle l'a confiée. Si la compagne est capable, il vaut mieux que ce soit elle. Parce que c'est pédagogique pour la compagne ; vous la formez, vous l'aidez à prendre sa pleine dimension, à donner tout ce qu'elle doit donner, et ceci vous libère pour d'autres tâches, qui seront peut-être plus importantes. C'est ainsi que vous devez remplir votre rôle, non seulement par vous-mêmes, mais aussi par toutes

celles qui vous ont été confiées. Pour cela, il faut avoir la simplicité et l'humilité de se connaître soi-même et se défier de ce démon de la Supériorité et de l'autorité.

La Sœur Servante doit se connaître aussi en fonction de Dieu, c'est-à-dire, savoir que ses possibilités seront bonnes puisqu'elle les exerce dans la soumission à la grâce de Dieu et que ses lacunes peuvent être en partie comblées par la grâce d'état. Chacune de vous, au fur et à mesure que les jours passent, se rend compte à quel point la grâce d'état est forte. Je pense que l'on peut comparer ce qui est la grâce d'état pour une Sœur Servante à ce qui est la grâce de l'obéissance pour une compagne. Il est certain que Dieu est là pour une compagne. Il est certain que Dieu est là pour vous assister dans toutes les décisions que vous avez à prendre, et dans tout ce que vous avez à faire, à la condition que ce soit fait dans l'humilité et la prière. Certainement, la grâce d'état ne fait jamais défaut à la Sœur Servante qui se tient dans l'humilité et dans la prière devant Dieu. Il ne suffit pas de se connaître, et de se connaître devant Dieu.

II faut de plus avoir le souci de sa formation continue.

Ne nous imaginons pas que, parvenues au poste de Sœur Servante, la charge et le mandat sont en quelque sorte la sanction d'une formation faite et que nous n'avons plus rien à ajouter, comme ce serait, mettons, pour le certificat d'études, l'assurance que les études primaires ont été faites. « Ça y est, le bagage est parti, on n'a plus rien à faire. Le baccalauréat pour les études secondaires... La patente pour la Sœur Servante aussi, la formation est faite, n'y touchons plus ». Ce serait une grande erreur. La patente de Sœur Servante est simplement une obligation à une formation plus complète et il faut bien le dire, à une formation permanente. On n'est jamais formée ; cela non plus, nous ne le répéterons jamais assez, ni pour nous, ni pour nos compagnes. Donc, Sœur Servante, vous devez avoir le souci de votre propre formation, il faut continuer à vous instruire, à étudier et à lire.

Vous me direz : ce n'est pas facile parce qu'on n'a pas beaucoup de temps. Vous avez, tout de même, bien des occasions, surtout maintenant. A combien de Sessions, de Congrès, et de Réunions n'êtes-vous pas convoquées ? Peut-être y allez-vous, parce que maintenant vous avez compris, qu'il faut aller aux réunions, aux Sessions, aux Congrès. Seulement, on le fait un peu à contrecœur, un peu sans avoir l'intention formelle d'y participer, et ainsi on ne profite pas à plein. Prenez d'abord toutes ces occasions qui se présentent à vous. Vous en profiterez à fond si vous y allez, non seulement pour faire acte de présence, mais pour vraiment prendre tout ce que Dieu veut bien vous donner par cette occasion. Ce n'est pas seulement dans les nuages et dans la théorie, c'est aussi dans la pratique que Dieu nous attend, à tous les tournants de notre vie.

Quand nous sommes convoquées à telle ou telle réunion, nous pouvons dire, sans faire de mysticisme extraordinaire, que Dieu nous attend là. La convocation que nous avons reçue, c'est une invitation de Dieu qui veut nous donner quelque chose par le moyen de cette réunion ; et, quand on s'y rend avec bonne volonté, avec l'esprit ouvert pour entendre la parole de Dieu, peut-être recevrez-vous là une lumière qui, par la suite, sera un éclairage pour notre vie, une chose que vous aurez acquise pour toujours.

Il faut donc conserver la volonté de s'instruire, la volonté d'étudier, quand nous le pouvons. Etudier d'une façon régulière, c'est bien difficile pour une Sœur Servante, pour ne pas dire impossible, mais si nous avons la possibilité, ne la laissons pas échapper. Il y a un moyen qui est à notre portée, quoique ce soit nécessaire d'avoir une grande volonté pour l'employer : c'est la lecture. Il faut apporter une grande attention aux lectures de Communauté, la lecture de deux heures, qui doit apporter dans le courant de l'année, soit à nous-mêmes, soit à nos compagnes, un contact important, premièrement et avant tout, avec la pensée de nos Saints Fondateurs.

Nous ne connaissons pas suffisamment saint Vincent et sainte Louise de Marillac. Nous nous imaginons les connaître parce que nous avons lu leurs vies, que nous les lisons tous les ans, mais nous ne les connaissons pas dans la profondeur de leurs âmes et nous pouvons dire que ces profondeurs sont vraiment splendides. Plus on fréquente saint Vincent, plus on fréquente sainte Louise, plus on est étonné de voir à quel point on trouve tout en eux. C'est toujours une de mes admirations que de découvrir combien la recherche actuelle de l'Eglise est en union profonde avec la pensée de saint Vincent et de sainte Louise.

Si vous aviez le temps, vous pourriez essayer de reprendre les grandes idées qui courent le monde, par exemple, l'apostolat des laïcs... l'accent mis sur la pauvreté, la vie évangélique, la Personne du Christ... Maintenant, on essaie de retrouver la dominante à donner aux vertus théologiques de foi, d'espérance et de charité... Reprenez saint Vincent et sainte Louise et vous trouverez tout cela. Evidemment, ils n'ont pu parler qu'avec le langage du XVII^e siècle, mais leur recherche spirituelle est exactement dans le sens de la recherche actuelle de l'Eglise, si bien que nous nous sentons beaucoup plus à l'aise dans la fréquentation de nos Saints Fondateurs que dans les pensées qui étaient émises pendant le XIX^e siècle.

Notre XX^e siècle est plus proche de saint Vincent que le XIX^e ne l'était. Pour nous, c'est un très grand encouragement. Cette beauté, cette richesse extraordinaire qui se trouvent dans les écrits de nos Saints Fondateurs ; par exemple dans leur correspondance quotidienne qui est une mine ; et aussi dans les Entretiens de saint Vincent aux Missionnaires (je ne dis pas qu'ils sont plus riches que ceux qui nous sont faits, mais ils apportent autre chose, un autre éclairage). Il ne faut pas les ignorer ; je pense que nous ne connaissons pas à fond saint Vincent si nous n'avons pas lu ses Conférences et Entretiens aux Missionnaires où il se révèle d'une façon peut-être plus ferme qu'il ne se révèle dans les Conférences aux Filles de la Charité.

Donc, que bonne part des lectures de deux heures soit donnée aux écrits de nos Saints Fondateurs. Les méditations de sainte Louise sont de pures merveilles. Un Lazariste me disait dernièrement que sainte Louise a plus de théologie que saint Vincent ; elle a une profondeur de pensée et de doctrine qui est remarquable. On ne la connaît pas assez.

La lecture de deux heures apporte un contact vrai avec la pensée de nos Saints Fondateurs et un contact vrai avec l'Eglise, c'est-à-dire la pensée du Saint-Père et la pensée de nos Evoques. Ces pensées doivent être prises, soit dans les Encycliques, avec les livres explicatifs, soit dans les mandements des Evêques avec également les explications qui peuvent en être faites soit dans les parties doctrinales et spirituelles uniquement (pas la partie professionnelle et administrative), des Bulletins des Unions des Religieuses. C'est ceci qui doit faire le fond de nos lectures de deux heures.

Par la lecture du réfectoire, on arrive aussi à avoir un excellent moyen de formation pour soi-même et pour les compagnes. La lecture du réfectoire est quelquefois pénible en certaines Maisons, mais quelle richesse elle peut apporter. Il y a là une mine que nous avons à exploiter. Il me semble aussi, que toutes ces lectures, aussi bonnes qu'elles soient, ne doivent former qu'un minimum et qu'elles doivent être complétées par un peu de lecture personnelle. Je crois que vous, Sœurs Servantes, vous devriez pratiquer vous-mêmes et conseiller à vos compagnes un tout petit peu de lecture personnelle chaque jour. A la dernière session, une Sœur Servante avait posé cette question : est-ce qu'on ne pourrait soi-même et les compagnes employer à la lecture personnelle la « demi-heure » que prévoient les Saintes Règles pour « apprendre à lire »? Si vous pouvez le faire, c'est excellent, faites-le. Mais je crois que dans la majorité des cas, nous ne pouvons pas, parce qu'on a vraiment trop de travail. Je ne sais pas quelles seront les Sœurs qui pourront faire, d'une façon quotidienne, habituelle, une lecture supplémentaire d'une demi-heure. C'est tout à fait souhaitable, tout à fait permis et même désirable, mais je ne crois pas que ce soit possible, et on ne doit pas conseiller des choses qui ne sont pas possibles...

Mais ce qui est possible, c'est que les uns et les autres, Sœurs Servantes et compagnes, vous avez toujours à votre portée, soit un livre bien choisi, par exemple le livre de la Correspondance de saint Vincent, soit un livre actuel, par exemple ce beau livre : « Fils de Dieu » (Chanoine Lochet), ou bien une conférence quelconque adressée à des Religieuses, ou bien un autre livre qui vous apporte une richesse doctrinale ou spirituelle ; que vous l'ayez à votre portée et que vous disiez : tous les jours, je consacrerai 5 minutes à ma lecture personnelle. Si vous pouvez y mettre dix minutes, c'est encore mieux. Par exemple, le matin, vous entrez dans votre bureau pour attendre vos compagnes qui viennent demander les permissions pour la journée, à ce moment-là, vous avez 5 minutes, le livre est à côté de vous, ne liriez-vous qu'une page ou même une demi-page, c'est quelque chose qui vient habiter votre pensée et vous serez étonnée au bout de l'année de ce que vous aurez lu et absorbé, et de la nourriture spirituelle supplémentaire qui vous aura été ainsi apportée.

Et puis, il y aura, non seulement ce que vous aurez reçu, mais il y aura le geste qui aura été fait : la volonté. Il faut en quelque sorte parsemer notre journée de gestes qui soient faits ainsi pour nous rattacher à Dieu, pour réaffirmer l'intention, pour donner une sorte de relancèrent spirituel. Cette question d'une lecture personnelle extrêmement courte, mais qui marque notre volonté d'une alimentation spirituelle plus forte, est extrêmement importante.

Tendre à Dieu

Bien sûr, il ne suffit pas de se connaître, de se connaître en fonction de Dieu, de s'instruire, d'étudier, de lire, quoique tout cela fasse partie de notre formation de Sœur Servante que nous devons poursuivre, mais il faut de plus, et je crois que c'est le plus important, tendre à Dieu, c'est-à-dire, nous tenir en état permanent de désir de Dieu : c'est l'essentiel et le plus important. Nous pourrions faire tous les efforts dont nous venons de parler (d'abord nous ne pourrions pas les faire sans ce désir de Dieu au fond de nous) mais de plus, ils n'ont de valeur que dans la mesure où ils sont faits justement en fonction de ce désir et de cette recherche de Dieu.

Tous les jours, une Sœur Servante, dans son oraison du matin, dans sa Messe, dans sa Communion doit avoir un appel à Dieu. Elle a tellement besoin de Dieu pour être ce qu'elle doit être ! Il faut qu'elle lui demande tous les jours de n'être que son instrument et qu'elle le prie de venir agir par elle. Il faut qu'elle s'accoutume à vivre avec lui. Il ne faut pas nous contenter, dans le rôle, dans l'exercice de la charge qui nous est confiée, il ne faut pas nous contenter de répondre aux obligations précises, par exemple, une Sœur Servante faisant son examen de conscience pourra se dire : cette semaine j'ai fait la conférence, j'ai fait la répétition d'Oraison, j'ai bien préparé ces exercices, j'ai fait le quart d'heure lorsque je devais le faire, j'ai reçu mes compagnes aux permissions du mois ; ça va bien jusqu'ici. Ce n'est pas suffisant.

Je vous cite ici une parole de Mgr Veuillot qui m'avait beaucoup frappée, lorsque j'étais allée lui présenter mes vœux de nouvelle année. Le sujet de conversation cette année n'était pas difficile à trouver, on parlait du Concile. Alors, je lui ai demandé s'il n'était pas fatigué par le Concile ; il m'a répondu : « Oh, oui, j'ai été très fatigué par le Concile, c'est épuisant, un Concile ». Je croyais qu'il parlait au point de vue physique, mais il a dit : « Non, ce n'est pas au point de vue physique « que je suis fatigué, c'est moralement et spirituellement, parce que nous, les Evêques, jusqu'au Concile nous avons une petite vie bien tranquille, nous avons les règlements diocésains, nous avons les règles canoniques, le droit canon, nous avons les habitudes des diocèses dans lesquels nous vivons, et, enfermés dans toutes ces barricades, nous étions bien tranquilles, bien en paix. Mais le Concile est venu, qui a fait tomber tout cela qu'il faut maintenant remettre en cause. Il faut voir si c'est bien à jour, si cela répond aux exigences de Dieu. Ainsi, tous les règlements sont tombés et nous n'avons plus que le Saint-Esprit. Et le Saint-Esprit est fameusement plus exigeant que les règlements ».

La Sœur Servante peut se dire cela : « Bien sûr, je dois répondre aux règlements qui viennent organiser ma charge, mais en plus je dois me tenir à l'écoute du Saint-Esprit pour ne pas m'arrêter et pour aller jusqu'au bout des exigences de Dieu à mon égard et des exigences de Dieu à l'égard de mes compagnes et de ma Communauté ».

En pratique, en terminant cette réflexion sur la vigilance continue de la Sœur Servante, sur sa propre formation, nous pourrions dire - et, c'est un des grands principes qu'il faut observer en tout et partout, aussi bien pour les compagnes que pour nous-mêmes - on doit toujours « être » avant de faire, « être » avant d'agir.

Les actions qui ne partiraient pas d'un être profond, ne porteraient pas de fruits, elles ne seraient pas ce qu'elles doivent être, ce serait du plaqué, du superficiel. Il faut être avant d'agir ; pratiquer avant d'enseigner. Il faut se former soi-même, avant de former les compagnes. Alors, vous me direz : « Ce n'est pas possible, je dois être une Sainte avant de demander à mes compagnes de l'être ; et si je dois pratiquer tout ce que je leur demande de pratiquer ; je ne peux pas. Comment voulez-vous que je sois complètement formée moi-même, je ne le serai peut-être pas avant de mourir ! »

Lorsque nous disons : être avant d'agir, pratiquer avant d'enseigner ce n'est pas une priorité dans le temps que nous donnons. Il ne faut pas d'abord être sainte et seulement ensuite essayer d'inviter les autres à l'être ; c'est une priorité dans l'intention, c'est-à-dire, que lorsque nous

enseignons, que nous parlons, lorsque nous disons à nos compagnes ce qui doit être fait, il faut d'abord, que nous le vivions, nous, en premier ; que nous sachions bien que ce que nous disons nous ne le pratiquons pas parfaitement et que dans notre esprit et dans notre intention nous nous rendions avec nos compagnes dans la masse enseignée et que nous ne nous placions pas sur une espèce de piédestal, avec une supériorité enseignante.

Lorsque nous exhortons nos compagnes dans les Conférences, dans les répétitions d'oraisons, etc., commençons d'abord par nous viser nous-mêmes dans notre intention. Il faut que nos compagnes sachent, et il n'est pas mauvais de le dire quelquefois, même explicitement, que nous savons très bien que nous ne pratiquons pas tout ce que nous leur disons et que nous sommes avec elles participantes à leur effort, que nous nous mettons dans la même attitude qu'elles pour essayer d'arriver au plus parfait ; et que lorsque nous adressons un reproche à notre Communauté, c'est à nous-mêmes, en premier, que nous l'adressons.

Je pense que cette attitude, qui est une attitude intérieure, ne sera sensible à nos compagnes que dans la mesure où elle sera vraie dans l'intérieur de notre âme. Cette attitude de participation aux besoins de recherche, au besoin de perfectionnement, au besoin d'effort est absolument essentielle quant à l'efficacité de notre action de Sœur Servante. C'est la vie personnelle, la vie intérieure propre de la Sœur Servante, c'est son rattachement à Dieu qui conditionne la vie religieuse de la Communauté. C'est évidemment une grande responsabilité ; nous pouvons dire qu'elle conditionne jusqu'à un certain point, car la liberté dans les âmes est toujours grande, mais elle a une très grande et très forte influence sur la vie religieuse de chacune en particulier.

Cette action de la Sœur Servante, qui est à mener sur les compagnes et sur les Communautés, qui nous sont confiées, relève moins d'un enseignement, d'une conduite, d'une direction, que d'une sorte de transmission de la vie. On dit souvent que la Sœur Servante est la mère de la communauté. On l'appelle mère, mais nous n'avons qu'une Mère qui est la Vierge ; cependant, il y a dans le bon sens, pas dans le sens de maternalisme, une maternité spirituelle réelle, de la Sœur Servante à ses compagnes. Eh bien, la maternité, ce n'est pas une fabrication, une mère ne fabrique pas son enfant, elle l'engendre. Il y a une transmission de la vie qui doit passer de la Sœur Servante à ses compagnes, et ceci ne peut pas se remplacer. Soyez d'abord vous-mêmes, continuellement, en pleine recherche de Dieu, et petit à petit, cette recherche qui est en vous, cette vie spirituelle qui est en vous se transmettra aux compagnes qui vous sont données. Tous les efforts que nous devons faire seraient, non pas absolument inutiles, mais n'auraient pas de pleine efficacité spirituelle, s'ils ne portaient pas, s'ils n'émanaient pas d'une vie personnelle, intérieure, avec Dieu, voilà la chose la plus essentielle que nous devons retenir de ce que nous pensons de notre rôle de Sœur Servante : l'obligation pour nous de mener avec Dieu une vie qui se transmet aux compagnes qui nous sont confiées.

3) La sœur Servante et ses compagnes

Commençons maintenant les réflexions que nous avons à faire sur nos compagnes, âmes qui nous sont confiées. Comme nous l'avons dit au début, il n'y a de Sœur Servante que parce qu'il y a des compagnes ; s'il y avait seulement des œuvres, il n'y aurait besoin que des premières d'office.

La Sœur Servante est Sœur Servante pour assurer la relation à Dieu dans la vie religieuse et dans la vie fraternelle, elle doit aider chaque âme à s'accomplir en Dieu, elle doit être un appui pour chacune des compagnes qui lui sont données et aider cette âme dans sa recherche de Dieu.

Lorsque je dis : la Sœur Servante doit aider chaque âme, je pense à une réflexion de Mgr Bonnet. Un jour, il disait : « vous n'avez jamais rencontré des âmes, vous ? Moi, je n'ai jamais

rencontré d'âme qui soit séparée de son corps. Je n'ai jamais rencontré que des hommes ». Il faut que nous ayons cette réflexion-là devant l'esprit : nous avons devant nous des Sœurs, des Sœurs qui ont une âme, une âme consacrée à Dieu ; mais qui est enfermée dans un corps ; et la conduite spirituelle de chacune suppose une attention à toute la vie, parce que la vie de l'âme de nos compagnes est conditionnée par la vie de leurs corps. Nous sommes un tout inséparable, et l'attention de la Sœur Servante doit se porter sur ce tout de ses compagnes : sur leurs corps, sur leurs possibilités physiques, leurs difficultés même psychiques ou psychologiques. La Sœur Servante doit connaître ses compagnes dans ce tout qu'elles forment : corps et âme. C'est là son premier devoir vis-à-vis d'elles : d'abord les connaître.

Les connaître en premier lieu, sur un plan général, c'est-à-dire, ce qu'elles sont devant Dieu, ce qu'elles sont pour la Communauté, et ce qu'elles sont pour l'Eglise. Quand nous nous trouvons en face d'une Communauté qui vient de nous être confiée, - ne serait-elle composée que de deux, trois ou quatre Sœurs ou vingt ou trente - nous ne nous trouvons pas devant des individus qui vont seuls à Dieu et que nous allons aider individuellement à accomplir leur travail spirituel. **Nous nous trouvons en face d'âmes qui ayant été consacrées à Dieu, sont une richesse d'Eglise, elles appartiennent à l'Eglise, elles sont une richesse de Dieu, et une richesse de l'Eglise.** Elles nous sont confiées à ce titre, et nous allons (devoir) essayer de leur faire donner à Dieu, à l'Eglise tout ce qu'elles peuvent donner, au plan individuel et au plan communautaire, au plan spirituel, au plan évangélique et pastoral. Nous avons la responsabilité que chacune individuellement et que ce groupe d'âmes consacrées répondent vraiment à l'attente de Dieu et à l'attente de l'Eglise. Cela dépasse de beaucoup le plan personnel et le plan individuel. C'est un talent qui nous est confié et un talent que nous avons à faire valoir.

Cette attitude de notre esprit en face de la Maison et de la Communauté qui nous est confiée, est extrêmement importante. Il faut toujours que nous revenions à cette dépossession dans laquelle nous devons nous tenir. Nous n'allons pas faire ce que nous voulons de cette Communauté. « Moi, j'ai toujours fait le Jardin d'enfants, alors, je veux faire un Jardin d'enfants dans cette Maison qui m'est confiée ». Eh bien, c'est une erreur. La vérité, c'est que, au point précis où est la Maison et où sont les compagnes qui vous sont confiées, l'Eglise a des besoins, Dieu a des besoins et des appels. Pour répondre à ces appels de Dieu et à ces besoins de l'Eglise, comment vais-je répondre avec les talents des compagnes qui me sont confiées ? Elles sont capables de faire le catéchisme, elles sont capables de faire les soins à domicile, comment vais-je répondre à l'appel de Dieu dans cet endroit ? Ne cherchons pas nos propres désirs, nos propres goûts, cherchons l'appel de Dieu et de l'Eglise au point précis où nous sommes, c'est très important quant à l'action que nous avons à mener, mais ceci n'est cependant qu'une connaissance générale de la Communauté qui nous est confiée.

Nous ne répondrions pas à notre mandat et à notre charge si nous ne connaissons pas chacune de nos compagnes en particulier. Ce n'est pas toujours facile, d'ailleurs, surtout parce qu'il faut bien se garder d'une investigation indiscreète. Pour arriver à la véritable connaissance des compagnes, il y a une disposition préalable qui est certainement plus importante que tous les moyens pratiques que nous pourrions employer. Si nous voulons bien connaître nos compagnes il faut d'abord les aimer. Une connaissance qui est acquise sans amour est une connaissance fautive. On ne connaît pas les gens que l'on n'aime pas, on voit d'une manière partisane tel défaut, tel aspect, on ne voit pas l'ensemble de la personne. On ne connaît pas dans la vérité. Il y a une seule personne qui nous connaît véritablement : c'est Dieu, parce qu'il nous aime totalement. Si nous voulons connaître nos compagnes comme nous le devons, il faut essayer de nous rendre participantes de l'amour de Dieu à leur égard. Par exemple, nous pourrions dire, ce n'est pas aimer que d'observer d'une observation scientifique. Il y a certaines Sœurs Servantes qui, partant d'ailleurs d'un bon sentiment, et pensant faire leur devoir, lorsqu'elles arrivent dans une Maison, se disent : je vais observer. Ce n'est pas une attitude d'amour ; je ne pense pas qu'on puisse dire de Dieu qu'il nous observe, bien sûr, encore moins qu'il nous épie, qu'il cherche à nous surprendre. Dieu n'est pas comme ça, Dieu nous regarde, c'est tout autre chose. Il est certain que le regard de Dieu est toujours posé sur nous avec l'immense amour dont Il est animé. Et c'est ainsi que la Sœur Servante, lorsqu'elle arrive dans sa Maison, doit regarder l'ensemble de ses

compagnes et chacune d'elles. Non pas pour observer, ou épier, mais pour regarder. Il ne s'agit pas de faire de la psychologie des profondeurs sur les compagnes, ce serait une grande erreur.

Cependant, quand vous arrivez dans la Maison qui vous est confiée, regardez, oui, regardez comme le Christ Lui-même nous regarde. C'est le meilleur moyen, la meilleure manière de décrire l'attention que nous devons avoir à nos compagnes. Ce n'est pas la peine de vous expliquer comment, nous savons d'instinct ce qu'est ce regard que Dieu pose sur nous. Eh bien, c'est de la même façon que vous devez regarder vos compagnes, avec cet amour total qui voit à la fois le bien et le mal ; il ne s'agit pas de se masquer les yeux et de dire : mes compagnes n'ont que des qualités. Ce n'est certainement pas vrai. Il s'agit de les voir, elles aussi, comme vous avez dû vous voir vous-mêmes, avec leurs qualités et leurs défauts, en accentuant cependant du côté des qualités.

Il faut toujours voir le positif avant le négatif. Chacune a des qualités. Cherchons les qualités, voyons quel est le point, la qualité qui est la pierre d'attente du Seigneur. Le Seigneur nous attend dans nos qualités, Il attend nos compagnes à travers les dons qu'il leur a données. Si la Sœur Servante ne connaît pas les qualités de ses compagnes, elle ne peut pas les aider à s'élever vers Dieu. Bien sûr, il ne serait pas mauvais d'avoir une certaine connaissance du tempérament, du milieu familial dans lequel elles ont vécu étant jeunes. Une Sœur qui aura vécu dans un milieu rural ne sera pas la même, elle aura une manière tout autre de comprendre les choses, qu'une Sœur qui aura vécu dans la trépidation d'un faubourg de Paris. Celle-ci aura plus de tendance à l'énervement, etc... Ce n'est pas mauvais de connaître tout ce qui a pu influencer le tempérament.

Connaître leur histoire de communauté. C'est un point extrêmement délicat. Certaines Sœurs Servantes disent quelquefois : il faudrait, quand nous recevons une compagne, que l'on nous dise ce qu'elle a été avant parce que, sinon, nous ne pouvons pas l'aider, nous pouvons faire des maladresses, des imprudences, etc. On ne peut pas répondre à fond à cette question-là. Il y a certains cas où il sera bon que la Visitatrice très discrètement mette la Sœur Servante au courant de certain point particulier de la vie de la Sœur, à condition que la Sœur Servante soit d'une discrétion totale... Il y aura, au contraire, d'autres cas où il sera beaucoup mieux de laisser la Sœur arriver absolument neuve dans la Maison, dans un climat qui pourra lui permettre de se reprendre entièrement, sans que l'histoire de son passé puisse peser sur elle. Cela doit être laissé au jugement de la Visitatrice.

Il y a une chose dont il faut absolument nous garder et qu'il faut considérer, je dirai presque, comme une faute grave : c'est de colporter les défauts de nos compagnes d'une Maison à l'autre ! Une Sœur Servante doit garder pour elle-même les défauts de ses compagnes, elle n'a en aucun cas le droit d'aller en parler à une Sœur Servante voisine, à une Sœur Servante que la Sœur en question a eu avant, à une autre qui ne la connaît pas et qui peut-être aura la compagne par la suite. Les défauts de notre Maison et les défauts de nos compagnes sont pour l'intérieur de la Maison et la Sœur Servante doit les garder dans son cœur et dans son âme devant Dieu, et elle n'a pas le droit d'en parler au dehors. C'est très grave cette affaire-là, parce que nous enfermons certaines Sœurs dans leurs défaillances et dans leurs fautes, alors que, si elles conservaient la chance de repartir, peut-être arriveraient-elles à se corriger.

Je dirai aussi qu'il faut les connaître avec leur fardeau actuel. Il ne suffit pas de connaître ce qu'elles sont, un peu ce qu'elles ont été, il faut connaître aussi ce qui pèse sur elles en ce moment. Il y a des Sœurs Servantes qui ne voient pas bien ce que portent leurs compagnes. Il faut connaître leur office, ce que cet office leur apporte de surcharge, leur apporte de difficultés, ce que leur office peut entraîner pour elles de cas de conscience qui quelquefois pèsent plus lourdement encore qu'un travail physique. Ce que peut représenter, par exemple, pour une Sœur d'internat le fait d'être continuellement au milieu des enfants qui criaient, qui font du bruit, etc., c'est une fatigue physique extraordinaire que de vivre tout le temps dans le bruit ; pour une Sœur de crèche, par exemple.

Il faut que nous sachions quel est le fardeau qui pèse sur nos compagnes, il faut que nous sachions les difficultés qu'elles ont avec leurs employés, enfin, il faut que nous les connaissions

vraiment dans le fonctionnement, dans tout ce qui compose la vie d'aujourd'hui. Nous ne pouvons pas leur donner des conseils spirituels si nous ne savons pas ce qu'elles font et ce qu'elles supportent, comment voulez-vous ? **Le fardeau de la compagne, il est à nous, nous avons à le porter avec elle...**

Si nous voulons les connaître ainsi, si nous voulons les regarder dans tout ce qui pèse sur elles, il ne suffira pas non plus de regarder, il nous faudra savoir écouter. C'est difficile d'écouter. Ecouter, suppose d'abord : savoir se taire, avoir un certain renoncement à soi, se mettre dans l'ombre et en retrait. Quand on reçoit quelqu'un, quand on reçoit une Sœur, la première chose à faire c'est de s'évader de soi-même. On ne sait pas toujours le faire. Quand nous recevons une Sœur, la personne importante ce n'est pas nous, c'est la Sœur.

Ecouter plutôt que parler.

La première condition pour écouter nos compagnes, ou qui que ce soit, c'est d'abord de nous vider de nous-mêmes. Lorsqu'une de nos compagnes frappe à la porte du bureau, ou lorsque nous là recevons pour les permissions, si nous n'éliminons pas, par un effort de volonté qui évidemment peut être quelquefois très grand, la préoccupation qui est la nôtre à ce moment-là, ou si nous la recevons avec le souvenir ou la rancœur de l'acte par lequel elle nous a manqué récemment, ou toute sorte d'autres choses, si nous n'arrivons pas à nous vider de nous-mêmes, nous ne serons absolument pas disponibles pour l'écouter dans le dégageant, dans le détachement et la simplicité. Donc, premièrement, situons-nous en face de nos compagnes dans une sorte de détachement de nous-mêmes, pour saisir ce qui se passe en elles et ce qu'elles ont à nous dire. Commençons donc, par écouter avant de parler.

Si nous avons à parler ensuite, et évidemment nous avons à parler, que ce soit plutôt à partir de ce qui a été dit qu'à partir de ce que nous avons préparé à l'avance. Evidemment, pour la communication spirituelle, il est toujours bon, il est nécessaire de se préparer dans la prière, il est bon de prévoir ce que nous dirons, ce que nous ferons remarquer à telle ou telle compagne ; ou ce que nous aurons à lui demander ; mais si, après l'avoir écouté nous voyons que ce que nous voulions dire n'est pas absolument adapté ou nécessaire, et qu'il y a quelque chose de plus urgent, quelque chose dont elle a davantage besoin, n'hésitons pas à changer et à parler, non pas à partir de nous-mêmes, mais à partir d'elle-même. C'est une science qui est un peu difficile. C'est plus facile de préparer avant la « communication » un petit sermon tout fait, que l'on servira à chacune indistinctement mais il y a bien des chances que ce petit sermon ne porte guère. Tandis que si, pour chacune, nous écoutons, et nous partons de ce qu'elle nous dit, je pense que notre action sera plus valable parce qu'elle sera plus personnelle.

Il faut partir autant que possible de la préoccupation ou de la difficulté actuelle, ou de l'effort actuel de la Sœur qui est devant nous. Il faut essayer de découvrir ce qui la préoccupe. Qui que nous soyons, nous avons toujours une préoccupation, c'est-à-dire, quelque chose qui nous occupe avant, qui demeure au fond de notre âme, qui, au milieu de tout ce que nous faisons, continue à nous occuper, à nous alourdir, à nous influencer. Pour toutes nos compagnes, c'est la même chose, elles auront une difficulté avec leur chef de service, elles seront en désaccord avec les monitrices, elles seront en échec vis-à-vis de leurs enfants : eh bien, tous les efforts spirituels qu'on pourra leur demander à ce moment-là seront en quelque sorte sous l'influence de cette préoccupation.

Le plus essentiel, c'est de savoir d'abord la difficulté, la préoccupation actuelle de la compagne et de nous dire que non seulement, c'est une nécessité d'ordre psychologique, mais je dirai même, une nécessité d'ordre surnaturel, car les exigences que Dieu va avoir vis-à-vis de l'âme qui est en face de nous, ne vont pas se manifester d'une manière qui soit en dehors d'elle et de sa vie, mais les exigences de Dieu vont se manifester justement à travers la préoccupation qu'elle a en ce moment, à travers la difficulté qu'elle éprouve ou l'effort qu'elle se sent portée à faire.

Par exemple, nous aurions le désir de demander à cette âme de faire un effort de charité vis-à-vis de ses compagnes, ce qui peut être excellent, ce qui est même toujours excellent ; or, elle se trouve en ce moment en des difficultés très particulières, par exemple, avec son équipe

hospitalière, ou avec son ensemble de monitrices... Je crois que le premier effort à lui demander sera d'abord de répondre à cette difficulté dans laquelle elle est engagée. L'appel de Dieu sur elle en ce moment est sur ce point précis, nous n'avons pas, nous, à donner une autre direction. Nous avons à la prendre dans sa vie, dans sa difficulté concrète et suivre le Seigneur qui lui ouvre le chemin et qui nous donne une orientation. En écoutant la préoccupation qui habite chacune de nos compagnes, nous écoutons la voix de Dieu qui parle en chacune et nous voyons la voie qu'il lui trace.

Les regarder, les écouter, etc., tout ceci pour essayer de les comprendre ; les comprendre, c'est-à-dire, les prendre telles qu'elles sont, et non pas telles que nous les voudrions. Je pense, qu'il n'y a pas beaucoup de Sœur Servante qui a des compagnes exactement telles qu'elles voudraient. Quand on leur demande : est-ce que vos compagnes sont tout à fait comme vous le voulez ? Est-ce qu'elles sont bien au niveau de leur office ? On dit : « à peu près », toujours « à peu près » ; et il y a d'autres Sœurs Servantes qui disent : « non, je n'ai pas de compagnes adaptées à ce que je voudrais leur faire faire, et puis, j'en ai qui sont vraiment des enfants dans la vie spirituelle ».

Ce que nous devons faire avant tout c'est de prendre nos compagnes telles que le bon Dieu nous les a données, au niveau où Il nous les a données, le niveau qu'on pourrait appeler le niveau de base, c'est-à-dire leurs possibilités humaines. Il y a des Sœurs qui n'ont aucune culture spirituelle ni humaine, et qui cependant sont douées, intelligentes, qui ont du jugement, et sont capables de très bien faire ; il y en a d'autres au contraire qui ont de très petits moyens, il faudra le voir et demander à chacune ce qu'elle peut donner et pas plus... mais pas moins !

Les prendre à leur niveau de progrès. Certaines ont été cultivées, certaines ont depuis nombre d'années mené une vie spirituelle assez bien dirigée, assez intense ; d'autres au contraire, seront aux premiers balbutiements. On ne demandera pas le même rendement spirituel à une âme qui, depuis deux ou trois ans seulement, a essayé de mener sa vie intérieure, qu'à une autre qui depuis l'enfance, a vécu en milieu profondément chrétien et ayant une vocation qui l'a en quelque sorte accompagnée depuis les premiers jours de sa vie et se sera toujours dirigée vers Dieu, aura cultivé ses rapports avec Lui et sera déjà à un certain niveau de vie intérieure et de vie spirituelle. Il faut que nous sachions discerner ces différents degrés, ces différents niveaux. Il faut surtout que nous ne les voulions pas semblables à nous. Instinctivement, quand on parle, par exemple, de jeunes Sœurs, on dit l'éternelle phrase, l'éternelle comparaison « à leur âge, je faisais cela ». Combien de Sœurs anciennes disent cela : « Quand nous étions jeunes, on nous demandait cela, on faisait cela, on exigeait cela de nous »... C'est absolument faux comme raisonnement. Il faut bien nous en garder, parce que nous aussi, Sœurs Servantes, nous avons tendance à comparer avec ce que nous étions au moment où nous étions jeunes Sœurs. D'une part, nous avons tendance à dire : quand nous étions jeunes Sœurs, on nous demandait cela, on nous faisait faire cela. Mais il y a entre les jeunes Sœurs que nous étions et les jeunes Sœurs qui sont maintenant nos plus jeunes compagnes, il y a tout le décalage d'une longue génération, et en plus, d'une génération qui a marché à pas de géant. Tout le monde s'accorde à dire en ce moment, tous les gens qui étudient la psychologie et la sociologie disent qu'il y a entre la génération de nos parents et la génération actuelle un décalage de dix ou vingt générations d'autrefois, tant le monde a marché vite, tellement la mentalité a évolué. Alors, sachons qu'il y a une grande distance entre les jeunes Sœurs et nous, entre ce que nous étions et ce qu'elles sont.

Gardons-nous bien aussi de leur demander d'être ce que nous serions si nous étions à leur place. On a aussi tendance à cela. Une Sœur est dans tel office ; eh bien, si j'étais à sa place, je ferais cela, pourquoi ne le ferait-elle pas ? Mais, pourquoi ? Parce qu'elle n'a ni notre âge, ni notre expérience, ni tout ce que nous avons reçu et ce que nous avons acquis. La jeune Sœur est ce qu'elle est et non pas ce que nous sommes. Il s'agit de la voir dans sa réalité et non pas seulement dans ses déficiences qui sont exactement cela et qu'il faut connaître, ce serait une erreur de ne pas vouloir voir les défauts et les déficiences de nos jeunes, mais surtout, regardons leur côté positif.

Peut-être n'a-t-elle pas ce que nous aurions : une certaine prudence, un certain jugement, une certaine sagesse, une pondération, un certain discernement de ce qui est autour d'elle, mais peut-être qu'elle aura aussi d'autres qualités que nous aurions, d'une façon, moins développées qu'elle. Peut-être plus d'initiative, une certaine possibilité de prendre des responsabilités que nous n'avions pas à leur âge, parce que nous n'avions pas été formées. Elles ont aussi, comme valeur positive en général, une loyauté très réelle ; nos jeunes vivent dans un climat de loyauté et de vérité, même si elles y manquent, elles ont l'estime de la loyauté et l'amour de la vérité.

C'est autant de points sur lesquels il faut nous appuyer pour essayer de seconder en elles l'action de Dieu. Peut-être, pour nous, à leur âge, l'action de Dieu aurait passée, par exemple, par une accentuation de la soumission, du recours continuel à la Sœur Servante ou par différentes choses de ce genre, tandis que pour elles, l'action de Dieu va passer par des initiatives plus grandes, par une sorte de recherche de leur action personnelle dans leur office, etc. Vous pouvez trouver d'autres valeurs que je n'ai pas eu le temps de rechercher. Il s'agira de les découvrir pour les aider dans leur sens et non pas pour les aider dans le sens qui est le nôtre, qui aura été le nôtre autrefois ! Il s'agit de voir l'action de Dieu dans chacune de ces âmes et de les aider à le suivre... Comme en bien d'autres choses, il ne faut pas aller trop vite, ne pas aller plus vite que la lumière que le Seigneur leur donne. La lumière que Dieu nous donne, à nous, elles ne l'ont pas, il ne s'agit pas de ce que nous, nous voyons, mais de ce qu'elles, elles voient d'après la grâce du moment, et d'après aussi leurs possibilités. N'allons pas trop vite, ne les pressons pas trop. Et pourtant, il ne faut pas non plus les laisser traîner, il faut toujours tout de même, les pousser un peu en avant. C'est très, très difficile.

Je me rappelle, autrefois, ayant un jour demandé conseil sur une chose assez litigieuse, où il fallait choisir entre deux devoirs qui semblaient absolument incompatibles, il m'a été répondu ceci : « Il faut répondre à celui-là et ne pas négliger l'autre... » C'est un petit peu, ce qui se passe quand on se trouve en face des jeunes Sœurs. Il ne faut pas trop les presser, pas les essouffler, mais en même temps, il ne faut pas non plus les laisser poser, les laisser traîner en arrière. C'est ici qu'il faut vraiment demander les lumières du Saint-Esprit pour arriver à suivre nous-mêmes dans les conseils que nous leur donnerons, le rythme de Dieu en chacune d'elles. **Pour chaque âme, Dieu a un rythme particulier.** Quelquefois, nous nous attardons près d'une âme, en donnant le même conseil, la même indication, pendant des années ; nous disons par exemple : « Travaillez dans le sens de l'oraison ». Elle écoute, et on sent très bien que cela ne porte pas. Et puis, un jour ou l'autre, elle découvre qu'on peut faire oraison, et que, par l'oraison, la vie est toute transformée. Et alors, elle viendrait presque nous reprocher de ne pas lui avoir fait faire oraison.

Le Chanoine Giraud citait un jour cet exemple : un séminariste, ou plutôt un jeune prêtre d'une dizaine d'années de vocation, était venu un jour le trouver, et lui avait dit : « Maintenant, ma vie est entièrement transformée. Je fais oraison. Mais comment cela se fait-il que pendant tout notre séminaire on ne nous ait jamais appris à faire oraison ? Qu'on ne nous ait jamais dit ce que c'était ? » Et le Chanoine disait : Je l'ai bien laissé parler et ensuite, je lui ai dit : « Mon cher ami, au séminaire, la lecture spirituelle de chaque soir était faite sur l'oraison. Et toutes les réflexions du Supérieur du Séminaire étaient pour la formation à l'oraison ». Il n'était pas prêt, la grâce de Dieu n'était pas avec lui pour lui faire assimiler cette vie d'oraison au moment précis où il était là. Il n'y avait aucune faute de la part de ses Supérieurs ; c'était tellement inconscient chez lui, il a si peu absorbé ce qu'on lui avait donné que, dix ans après, il est allé reprocher qu'on ne l'ait jamais enseigné, parce qu'il avait découvert la grâce du Seigneur. Ce jour-là, le Seigneur avait parlé, l'heure était venue.

Ne désespérons pas de nos compagnes quand nous voyons pendant un certain temps, quelquefois des mois, quelquefois des années, que ce que nous disons reste lettre morte. Malgré tout, cela dépose des germes, et plus tard lorsque la grâce de Dieu viendra, elle fera lever ce germe que nous aurons déposé. Nous sommes chargées de semer, mais aucune de nous n'a le pouvoir de faire croître ; nous déposons la semence, mais c'est le Seigneur seul qui donne la vie et qui fait germer. Alors, ne nous dépitons jamais, ne croyons pas que cela vient de nous, parce que telle âme ne répond pas ; faisons très simplement, en l'accompagnant de prières et de

réflexions devant Dieu, faisons très simplement ce que nous croyons devoir faire, et ne nous empressons pas, ne nous agitions pas autour des âmes. Demandons au Seigneur de leur donner la lumière et de hâter le temps de sa grâce, mais ce n'est pas nous qui pourrions la hâter. Plutôt que d'imposer des efforts et des orientations qui, peut-être, seraient à côté de la vérité, notre action sera surtout une invitation continuelle. Il faut inviter, il faut stimuler, il faut suggérer.

Telle âme, à qui nous dirons : faites tel effort, dans tel sens... personnellement j'ai vu cela, dans la situation de telle Sœur, il aurait fallu qu'elle pose tel effort... eh bien, elle ne pouvait pas le faire, et au contraire, elle pouvait s'en imposer un autre. Il faudrait arriver à faire trouver à chacune l'effort que Dieu lui demande au moment précis, plutôt que de lui imposer ce que nous aurions nous-mêmes préparé à son usage et qui peut-être ne répond pas à ses possibilités actuelles. Il nous faut une infinie patience et une infinie condescendance ; il faut surtout beaucoup invoquer l'Esprit Saint. On ne pourra jamais dire : dans tel cas, faites telle chose ; on peut évidemment donner des conseils, se référer à certaines expériences, mais il faut surtout demander à l'Esprit Saint de nous éclairer sur ce que nous devons dire, sur ce que nous devons demander à nos compagnes.

Il faut savoir recevoir et porter les confidences.

Mais je crois, qu'avant de parler de confidences à recevoir, il faut parler de celles qu'il faut savoir « ne pas » recevoir. Et c'est encore plus difficile. Quelquefois, pendant un certain temps, des mois, ou même peut-être un, deux ou trois ans, une Sœur Servante en face de sa compagne dira : elle est fermée, elle ne dit rien, elle ne s'ouvre pas. Eh bien, c'est très pénible. C'est très pénible, parce qu'on sent que l'action qu'on peut avoir sur elle ne portera pas, et c'est très pénible aussi, parce que instinctivement on se dit : qu'est-ce qu'il y a en moi, qu'est-ce qu'il y a dans la Maison, qu'est-ce qu'il y a dans ma conduite ou ma manière d'être qui fait que cette Sœur ne s'ouvre pas ? qu'il n'y a pas de communication spirituelle entre elle et moi ? Par réaction humaine, en face de cela, on a une tendance, je ne dis pas d'orgueil blessé, mais on a une réaction personnelle de blessure qui risque d'envenimer les rapports. Il faut savoir, avec beaucoup de patience et beaucoup de respect, accepter que pendant un temps plus ou moins long, une compagne ne s'ouvre. Et l'attitude de respect, de compréhension que la Sœur Servante peut avoir en ces circonstances, amènera la Sœur en question, à être moins fermée et petit à petit à se livrer, dans les communications spirituelles normales.

Il ne faut jamais exiger des confidences. Les confidences doivent toujours être spontanées. Lorsque nous recevons des confidences plus ou moins fortes, il nous faudra les porter dans le plus grand respect et dans la plus grande discrétion. Cette notion de respect dans la confiance n'est pas seulement un respect de discrétion, mais c'est un respect de l'âme qui se livre ainsi. Le premier élément de ce respect c'est d'abord de ne jamais s'étonner, de ne jamais se scandaliser. En face d'une confiance très lourde, très grave, qui pourrait nous être faite, n'ayons jamais une réaction de malédification ou d'étonnement. Il n'y a rien de tel pour décourager une âme. Quand une Sœur fait l'acte d'humilité de venir avouer quelque chose qui lui coûte extrêmement, nous ne devons pas nous étonner, nous ne devons pas nous scandaliser. Si nous avons l'attitude intérieure d'humilité qui doit être la nôtre, c'est-à-dire, savoir que nous pourrions commettre toutes les fautes, si la grâce de Dieu ne nous secourait pas continuellement, eh bien, nous n'aurons pas cette réaction instinctive de scandale et d'étonnement qui fait tant de mal aux âmes qui viennent avouer une faute quelconque.

Une chute, une défaillance, une faute, il faudrait qu'au moment même où elle nous est avouée, devienne en quelque sorte nôtre, il ne faut pas la considérer comme extérieure à nous-même. Le fait de la confiance reçue fait que nous devons partager avec notre compagne le poids qui pèse sur elle ; ce poids si lourd de sa chute, de sa faute, devient nôtre. C'est d'ailleurs ce que nous disons dans cette belle phrase que tous les jours nous répétons aux grâces de nos repas : « Alter, alterius, etc ». Le fardeau de nos défauts et de nos fautes ; celui-là, il pèse lourdement sur nous. Et c'est ce fardeau-là que la Sœur Servante doit aider sa compagne à porter.

Les fautes de nos compagnes, nous devons en quelque sorte nous en rendre participantes. C'est de cette façon que le Christ s'est rendu participant de nos propres fautes. Il n'est pas venu,

voyez, sur cette terre comme un étranger, venant payer pour des étrangers, un étranger à notre péché, qui vient pour nous du haut de sa Supériorité, cela n'a absolument pas été son attitude ; Il s'est rendu, évidemment sauf la culpabilité, en quelque sorte pécheur avec nous et Il a pris sur Lui et en Lui le poids du péché du monde. Il s'est identifié avec nos péchés, avec les péchés du monde. Lorsqu'il s'est présenté devant son Père pour expier, Il a expié dans tout son être, comme si notre péché lui eût appartenu.

Vis-à-vis des fautes de notre Communauté, vis-à-vis des fautes de notre compagne, de nos compagnes, mettons-nous dans cette situation, dans cette position de participation. Alors, quand nous recevons une confiance, une demande de pardon, un aveu, etc., nous serons, immédiatement, avec la Sœur qui est venue pour faire cette confiance, nous ne serons pas à côté d'elle, nous ne serons pas au-dessus d'elle, dans une attitude de juge, nous serons avec elle, pour partager avec elle, sa faute, c'est tout différent, c'est absolument différent. C'est très fortement que nous devons avoir ces attitudes intérieures de participation aux péchés du monde, pas seulement aux péchés de nos compagnes, mais aux péchés de tous nos gens, de tous ceux qui sont autour de nous et s'adressent à nous. Combien de fois nous avons les confidences de pauvres petites qui sont tombées, et qui attendent un bébé. Combien de fois nous constatons autour de nous des fautes assez lourdes, et combien de fois, sans ces confidences, nous ne verrions pas ce péché de la masse pauvre, de la masse riche qui vit autour de nous, et particulièrement de nos pauvres auxquels nous sommes consacrées, par vœu.

Je crois que c'est une partie de notre quatrième vœu, que de prendre sur nous, les fautes, les péchés de nos gens et de vivre dans une attitude de pénitence intérieure et d'expiation devant Dieu parce que ce péché du monde et particulièrement le péché de nos Sœurs, le péché de nos pauvres, sont à nous et nous avons à en faire pénitence toute notre vie, comme de nos propres fautes.

Il n'y a pas que cette attitude de participation personnelle que nous devons avoir quant aux confidences qui nous sont faites, nous devons avoir aussi une attitude de parfaite discrétion. Ce qui nous est confié n'existe pas, ce qui nous est confié, bien sûr, par les compagnes et sur elles-mêmes de notre charge, par exemple ce qui concerne les familles de nos compagnes. L'intimité de nos compagnes leur appartient. Nous n'avons absolument pas le droit de nous ingérer dedans. Si elles le désirent, si cela leur fait plaisir qu'on lise quelque chose, qu'on relate un événement de famille, ni quoi que ce soit, alors, tout à fait ! A condition que l'initiative vienne d'elle. Mais jamais, jamais, jamais, même si nous sommes sûres de l'adhésion de nos compagnes, il ne faut le faire, sans son consentement, parce que, un jour ou l'autre, l'une s'en malédifiera, et, petit à petit, cela créera un climat de non discrétion, un climat de non respect.

Il faut être extrêmement délicates sur cette question de discrétion. Gardons la discrétion, non pas seulement quant aux confidences que nous avons reçues, mais aussi quant aux constatations que nous faisons sur nos compagnes, quant à leurs familles, quant à leur santé. Ne divulguons pas leur secret de santé à toute la communauté. Il y a des Sœurs qui ont plus ou moins de réserve sur ce plan-là qui sont plus ou moins délicates. Lorsque nous recevons une confiance de santé, ou lorsque nous nous apercevons que telle de nos compagnes souffre d'une affection ou d'une autre, n'allons pas le dire en confiance aux autres compagnes. Il y a un respect de l'intimité de chacune qui est à garder. Soyons extrêmement délicates en tout ce qui concerne chacune de nos compagnes. Délicates aussi quant à leurs difficultés d'office, difficultés professionnelles. Ce qui leur est personnel doit leur rester personnel. Et cela n'empêche pas un excellent climat de communauté.

Soyons aussi discrètes quant aux pauvres Sœurs de caractère difficile, qui nous sont données. Il y a des Sœurs qui sont extrêmement difficiles à supporter à l'intérieur de la Communauté. Ne répandons pas à l'extérieur, ce que nous sommes obligées de supporter à l'intérieur. Evidemment, lorsqu'une Sœur fait des scènes horriblement désagréables à l'intérieur de la Communauté, chacune des compagnes le voit, nous n'avons pas à le masquer entre nous, et pourtant ne prenons pas plaisir d'en parler, et si nous en parlons, que ce soit toujours avec pitié et je le dirai même, avec affection. Voilà donc un cas, que non seulement la Sœur Servante, mais

toute la communauté doit porter. Elle doit porter ce caractère difficile et cette difficulté de telle ou telle compagne, et elle doit ne pas répandre cela à l'extérieur par un manque de discrétion, ne jamais révéler les difficultés de l'intérieur de la famille.

Lorsque nous parlons de discrétion, il faut remarquer aussi que la discrétion ainsi observée doit être si parfaite, qu'elle ne crée en aucune façon un climat de mystère. Il n'y a pas meilleur moyen pour détruire l'esprit de Communauté que de vivre dans une sorte d'atmosphère de mystère : on montre que l'on sait quelque chose sur telle Sœur, on laisse transpirer, apercevoir qu'on a des choses qu'on ne veut pas dire et qu'on sait. Cela, c'est épouvantable. De deux choses l'une : tout ce qui est confié, tout ce qui est dit, tout ce qui est constaté, tout ce qui concerne l'intimité des autres, c'est secret. Nous n'avons pas à montrer si nous savons ou si nous ne savons pas. Une chose secrète n'existe pas, par conséquent elle ne doit pas influencer notre comportement ou nos attitudes, de façon à vivre dans un climat de clarté absolue. Que les compagnes sachent très bien que ce que nous ne disons pas c'est parce que cela ne nous appartient pas ; et que, tout ce qui est autre, nous le disons tout simplement, parce que nous avons confiance en elles. Il faut vivre en Communauté dans un climat à la fois de discrétion et d'ouverture. C'est peut-être quelquefois un peu difficile à réaliser, mais c'est à cela qu'il faut arriver.

Lorsque nous avons vécu pendant un certain temps avec nos compagnes, que nous les avons bien connues, bien comprises, bien acceptées, nous les connaissons et nous devons les aider à se connaître elles-mêmes ; je crois que c'est un des rôles, une des tâches les plus importantes de la Sœur Servante : **aider chacune de ses compagnes à porter la croix de leurs défauts.**

Cette croix de leurs défauts pèse lourdement sur elles et risque de les décourager. Telle Sœur qui depuis dix ans, quinze ans ou vingt ans, se rendra compte qu'elle ne pourra pas parvenir à se rendre maîtresse de ses écarts de caractère, telle autre au contraire, qui se rendra compte que dans sa vie de Communauté, ou dans l'exercice de son office, elle est perpétuellement faible, qu'elle n'arrive jamais à suivre absolument son devoir, parce qu'elle a une faiblesse de volonté. La Sœur Servante doit aider ses compagnes à connaître leurs défauts, et à les connaître dans l'espérance et non pas dans le découragement. Elle doit porter les défauts de ses compagnes avec elles ; il faut les aider à les comprendre et les aider à s'accepter, ce qui ne veut pas dire, d'ailleurs, que l'on approuve la faute. Il faut bien montrer que c'est un défaut, mais les aider à ne pas se masquer.

En face d'un défaut invétéré, on a une tendance, qui est une tendance toute naturelle, c'est de se le masquer. On essaye de s'aveugler, parce que l'on sait qu'on n'arrivera pas à s'en corriger complètement. C'est trop difficile de le porter, on se le masque, on s'aveugle un peu sur soi-même et, en quelque sorte, on renie ce défaut que l'on a et dont on ne peut pas venir à bout. C'est une mauvaise position. Il faut que la Sœur Servante aide à voir dans la clarté et dans l'espérance les défauts qui sont les leurs.

Si nous voulons les aider à se connaître de cette façon-là, il faut que nous sachions maintenir le climat d'espérance, c'est-à-dire, leur faire découvrir que Dieu qui les a créés ainsi, qui a permis qu'elles aient telle tendance naturelle, ne veut pas les sauver malgré leurs défauts, mais Il veut les sauver, à travers leurs défauts et par les efforts que, continuellement, elles poseront pour arriver à se corriger. Les défauts naturels qu'elles possèdent entrent dans les desseins de Dieu sur elles.

Il y a en ce moment, des recherches qui sont faites pour prouver que l'on peut être à la fois fou et saint. Nous n'avons pas en général des cas qui soient aussi extrêmes, mais nous avons des compagnes qui sont très fortement marquées par des défauts naturels très grands et qui cependant sont appelées de Dieu à la sainteté ; nous devons leur faire prendre conscience que le défaut qu'elles possèdent n'est pas un obstacle majeur, que c'est une difficulté qui peut être extrêmement grande, mais que Dieu les appelle même avec cette difficulté et la façon dont nous, Sœur Servante, et dont la Communauté tout entière arrivera à les comprendre, à les supporter, non pas dans une indulgence coupable, mais avec le support - le mot est très bien - en portant avec elle, cette faute, pourra les aider à progresser vers le Seigneur.

Il me semble que l'attitude de la Sœur Servante en ce cas-là est d'inspirer toujours la confiance dans les desseins et dans les voies du Seigneur. C'est à travers l'attitude de la Sœur Servante que la compagne verra, prendra conscience de l'attitude de Dieu à son égard. Tant qu'une âme est sur la terre, Dieu la supporte et garde l'espérance sur elle, ce n'est pas à nous à les enfoncer dans un climat de désespoir. Quand d'une Sœur, on a dit : il n'y a rien à faire ; il n'y a vraiment rien à faire, mais c'est nous qui l'avons mise là, ce n'est pas Dieu. C'est une grosse, grosse, grosse responsabilité. Il faut qu'à travers l'amour de la Sœur Servante, à travers l'espérance qu'elle garde sur sa compagne, il faut que celle-ci voie l'amour et l'espérance que Dieu garde sur elle.

Je crois que c'est très important. Même si nous arrivons à demander un changement (quelquefois c'est nécessaire) de telle ou telle compagne, parce que nous nous rendons compte que sa présence et ses défauts sont un danger pour la communauté, et que raisonnablement, après avoir prié et réfléchi, nous pensons qu'il est préférable de lui donner la chance d'un changement, il faut que ce changement ne soit jamais donné dans un sens de pénitence et de réprobation. Je ne crois pas, voyez-vous, à la pénitence du changement, mais je crois que le changement doit être donné dans un climat d'amour et d'espérance, comme une chance qui lui est donnée, comme un nouvel appel du Seigneur sur elle.

Avec l'aide de la Sœur Servante qui la voit partir et qui doit l'aider à porter son changement, et il faut le dire aussi, avec l'aide de la Visitatrice, mais aussi, avec l'aide de la Sœur Servante qui va la recevoir, il y a un climat d'entraide spirituelle, un climat - on ne peut trouver d'autres mots - un climat d'espérance et de charité, de charité-amour qui doit accompagner tous les actes que nous avons à faire dans l'exercice de la charge de Sœur Servante et particulièrement en ce qui concerne nos compagnes. Que la Sœur Servante se sente toujours responsable de l'attitude de Dieu vis-à-vis de chaque âme.

La responsabilité vis-à-vis des compagnes comporte tout ce que nous venons de dire et qui est très important, on pourrait détailler un peu, en passant d'ailleurs rapidement sur ces questions qui découlent de grandes orientations générales.

Il faut former les compagnes et les aider. Il faut les former à leur vie consacrée. Une formation n'est jamais achevée. Dans la session de Sœurs Servantes nouvellement nommées qui a eu lieu dernièrement, il y a eu plusieurs remarques qui ont été faites dans ce sens. Elles disaient : « En arrivant dans une Maison, je trouve des compagnes qui ont 20, 25 ans dans la Maison. Quelles sont mes responsabilités vis-à-vis de leur formation ? » Evidemment, c'est délicat, surtout si la Sœur Servante est jeune. Est-ce que l'on peut dire qu'on n'a aucune responsabilité dans la formation des compagnes que l'on trouve ainsi ? Non, certainement, nous ne pouvons pas le dire.

Nous pouvons dire qu'il y a un état de fait qui est trouvé dans la Maison et que la Sœur Servante n'est pas responsable au moment où elle la prend, ni au temps proche qui suit ces moments, mais au fur et à mesure que les jours passent, la responsabilité de la Sœur Servante commence à s'engager. Evidemment, elle ne pourra pas recommencer la formation d'une compagne qui a déjà 20, 25 ou 30 ans de vocation, mais elle est tout de même responsable de la continuer, de l'influencer, d'essayer de la réformer un peu.

Autrement dit, elle n'est pas responsable de ce que sont les compagnes en question, mais elle est responsable d'avoir une action sur elles et elle ne les entretiendra pas dans un climat de sécurité lorsqu'elles sont à côté de leur devoir. Voyez-vous, il y a toutes sortes de nuances à mettre ici ; en tout cas, elle est responsable de mener une action sur elles, de les inviter à autre chose, de leur donner petit à petit, la lumière. Ceci doit se faire avec plus de nuances, plus de prudence qu'envers une Sœur toute jeune qui est à former et de laquelle on peut exiger davantage.

Nous devons rester persuadées que la formation des compagnes n'est jamais terminée, pas plus que la nôtre, nous sommes toujours en formation. Il faut toujours nous former, nous ne serons parfaitement formées qu'au sortir du Purgatoire, quand nous serons au Ciel. A ce

moment-là, nous aurons atteint la dimension à laquelle Dieu a voulu notre formation parfaite. Mais en ce monde, nous sommes en formation continue.

Une Sœur Servante me demandait : « Est-ce que vraiment, je dois faire la répétition d'oraison, alors que je suis dans une Maison où les Sœurs sont formées depuis longtemps ? ». D'abord, les Sœurs ne sont pas formées depuis longtemps ; elles ont reçu une formation qu'elles ont plus ou moins digérée, mais si elles s'arrêtent dans leur formation, c'est fini.

On ne peut pas dire dans la vie religieuse, consacrée, que l'on peut s'arrêter. A partir du moment où l'on s'arrête, on est fini. La vie que nous avons à mener sur la terre est une marche, elle doit être une acquisition continue, elle doit toujours se diriger vers Dieu, elle ne doit jamais se stopper à un moment ou un autre. D'abord, la formation reçue il y a dix ans, vingt ou quarante ans, doit subir, au fur et à mesure de notre propre vie spirituelle, au fur et à mesure de l'Eglise une certaine évolution, une certaine transformation, un certain progrès. Il faut que nous nous tenions dans cet état de marche continue, non pas d'essoufflement, mais de continuation. Ceci pourrait être, une oraison jaculatoire : « Ne jamais s'arrêter, ne pas m'arrêter, ne pas stationner ».

On ne peut pas stationner. Le stationnement, c'est immédiatement l'option prise vers le retour en arrière, alors que nous devrions toujours continuer à aller de l'avant.

Pour résumer, en ce qui concerne les compagnes et leur formation, nous avons plusieurs moyens qui sont mis à notre disposition par nos Saintes Règles :

* La communication spirituelle. Il faut bien la marquer par cette notion du plan spirituel qu'elle doit avoir.

* Les contacts divers et fortuits avec nos compagnes. Il ne s'agit pas de prendre la résolution de dire un « mot du bon Dieu » chaque fois que nous parlons cinq minutes à une compagne, ce serait d'abord très fatigant pour nous, et cela deviendrait odieux pour elle. Ce serait du plaqué, et non du réel. Mais il faudrait tout de même que dans nos contacts avec nos compagnes, notre vie soit telle que le Seigneur rayonne de nous, non un rayonnement au point de vue mystique, voyez-vous, mais que nos décisions soient dirigées dans son sens à Lui, c'est-à-dire, dans le sens de la vérité, de la justice, de l'humilité, de la charité... Le fait que nous serons avec nos compagnes, que nous aurons des conversations avec elles, fera qu'obligatoirement, il passera toujours quelque chose. Que pendant ces contacts, nous sachions les écouter ; non pas seulement les écouter dans le plan des confidences, mais écouter simplement ce qu'elles disent.

* Les lectures.

* La formation, non plus seulement à la vie consacrée, mais aussi la formation à la profession. On fait de très grands sacrifices maintenant pour les études, je crois qu'il n'y a pas beaucoup à insister là-dessus, c'est entré maintenant dans tous les esprits. On doit faire étudier les Sœurs dans la mesure où elles le peuvent.

Je crois que là où il faudrait peut-être prêter une plus grande attention c'est dans la question de la mise en place. Il faut que nous arrivions à diriger chaque Sœur selon les dispositions personnelles qu'elle a, je ne dis pas, absolument, ses goûts ; mais telle compagne est apte à tel office et elle n'est pas autre à tel autre.

Il ne faut pas, par exemple, diriger vers une vie hospitalière une Sœur qui est vraiment douée et apte à faire une bonne servante des pauvres à domicile. De même qu'il ne faut pas demander à une Sœur qui est vraiment hospitalière dans l'âme de s'en aller soigner à domicile. Nous les mettrions, dans un état de tension continue et de désaccord avec elles-mêmes.

Malgré leur vertu, elles ne donneront jamais absolument, dans leur office, ni même dans le plan de leur vie spirituelle ce qu'elles devraient donner parce qu'elles ne seront pas, au fond, dans la ligne que Dieu veut sur elles.

Et puis, je sais bien que cela vous est très difficile, il faut leur rendre possible l'exercice de leur profession, essayer de leur donner le nombre d'employés suffisant pour qu'elles puissent avoir une vie équilibrée ; veiller à ce qu'elles ne soient pas trop surchargées, quitte avec la permission de la Visitatrice, à réduire l'action demandée pour les œuvres de la Maison.

Il faut que nos Sœurs puissent répondre pleinement à la charge qui leur est demandée ; si nous les surchargeons, elles ne le peuvent pas. Que les Sœurs Servantes fassent une grande

attention à cela. Que nos Sœurs, là où elles sont placées, puissent mener leur action professionnelle avec la perfection voulue et sans détriment pour leur vie spirituelle. C'est une grosse responsabilité qui pèse sur nous en ce moment que de mettre nos compagnes en position d'exercice possible de leur vie religieuse et de leur vie professionnelle. C'est une obligation majeure pour nous à l'heure actuelle.

Et nous terminons en disant que pour les compagnes comme pour nous, il faut toujours revenir à cette conclusion qui pourrait être en quelque sorte la ligne directrice de l'action à mener, dans la ligne de Dieu, c'est-à-dire, selon la volonté de Dieu : faire découvrir le but. Le but, voyez, ce n'est pas d'être une bonne infirmière, ce n'est pas d'être une bonne religieuse-infirmière, le but c'est de SERVIR LE CHRIST et de le donner.

Il faut que les Sœurs en soient vraiment persuadées. Le but, aimer le Christ et Le donner. Faire découvrir le but, c'est éveiller le désir de la volonté. Savoir où l'on va et le vouloir, avoir le désir permanent de servir et d'aimer le Christ et de Le donner. Eveiller le désir de la volonté et ensuite, soutenir l'effort sans jamais s'étonner des chutes, des reculs et des déficiences.

Dans la ligne de Dieu :

* **Faire découvrir le but.**

* **Eveiller le désir de la volonté.**

* **Soutenir l'effort.**

4) La vie fraternelle dans la maison

Après la Messe que nous avons eue ce matin, il me semble que nous ne pouvons guère parler d'autre chose que de la vie fraternelle.

Nous avons prié ce matin pour l'unité dans l'Eglise et l'unité aussi sur la terre. La Messe, d'ailleurs, a été dite pour l'unité dans la Communauté. Que l'unité règne ; l'unité d'esprit, l'unité de cœur, l'unité dans ce que nous devons être et penser. Que l'unité règne également entre toutes les Provinces ; qu'elle règne entre les Maisons à l'intérieur d'une Province, entre les compagnes à l'intérieur d'une Maison. Que nous vivions vraiment, comme cela nous a été dit plusieurs fois au cours de la Messe, que nous vivions dans un esprit unanime pour louer le Seigneur d'un cœur unanime.

La vie commune : son but est d'arriver à cette unité d'esprit, à cette unité dans la louange et dans le service du Seigneur. En la considérant, nous sommes partagées entre deux sentiments : Quand nous jetons les yeux dessus, nous disons : « O quam bonum et quam jucundum »... « La si belle, la si bonne vie commune ! » Et puis, ensuite, nous sommes tentées de dire : « c'est bien dur, ce n'est pas toujours facile de vivre en commun et c'est même, presque toujours difficile, cela demande toujours de continuels renoncements ». Je ne sais plus qui disait, que la vie commune faisait partie de l'ascèse religieuse, qu'elle était un exercice d'ascèse.

D'abord, demandons-nous ce qu'est cet esprit de vie communautaire. Disons-nous d'abord que vivre en collectivité n'est pas vivre en communauté. Il y a des gens qui s'assemblent dans un hôtel ; ils vivent en collectivité ; dans une réunion quelconque, on est en collectivité. Ceci, ce n'est pas vivre en communauté, il n'y a pas grand chose de commun entre les gens qui sont dans un hôtel, sinon qu'ils paient le même prix et qu'ils mangent les mêmes aliments ; cela ne suffit pas pour créer une communauté, cela crée simplement une collectivité.

La vie fraternelle est une vie d'union, une union qui doit s'effectuer dans l'esprit.

Il ne faut pas essayer de réaliser l'union de la Communauté, à partir du groupe lui-même. Par exemple, dans une Maison, seraient réunies des Sœurs heureusement rencontrées, qui auraient peut-être les mêmes idées, les mêmes pensées, la même manière d'être et de vivre et qui s'uniraient pour faire un petit groupe heureux. Il n'y aurait entre elles que des liens un peu égoïstes et personnels. Cela ferait peut-être une Communauté, parce qu'il y aurait tout de même, une union d'esprit, mais ce ne serait certainement pas une communauté religieuse, une communauté reliée à Dieu.

L'union dans nos communautés ne doit pas s'effectuer autour de soi-même, autour des Sœurs elles-mêmes, mais autour du but commun qui doit dominer notre existence, c'est-à-dire, autour de Dieu. S'unir en Communauté ce n'est pas se regarder soi-même pour s'aimer d'une manière naturelle mais, c'est regarder ensemble vers Dieu, constituer une union de cœur et de volonté autour d'un même amour qui est le Christ.

Voyez, je ne dis pas, - et c'est volontaire, - autour d'un même idéal. Il me semble bien qu'une communauté humaine peut s'unir autour d'un idéal, par exemple, les marxistes se réunissent autour d'une idée, autour même d'un ensemble d'idées. Bien des communautés humaines peuvent s'unir ainsi, par exemple, les communautés pour la faim dans le monde, etc. ; bien sûr, elles sont réunies pour une œuvre de charité, autour d'une idée, autour d'une action à mener. Notre union ne doit pas s'effectuer autour d'une idée. Je n'aime pas qu'on dise : notre vie, notre vocation répond à un idéal. Nous nous unissons autour d'un même amour qui est le Christ, nous nous unissons autour d'une personne. Le lien qui doit unir nos esprits, nos cœurs, nos pensées et l'action de nos vies, c'est cette Personne du Christ qui doit être pour chacune de nous vraiment le but, le centre, on pourrait dire tous les autres mots à la file ; ils seraient toujours vrais, le Christ doit être tout pour nous.

Nous nous étonnons quelquefois, nous pauvres Sœurs Servantes, nous gémissons en disant : j'ai une Communauté, je n'arrive pas à la réunir ; et c'est vrai. Il y a des Sœurs Servantes qui, avec la meilleure bonne volonté, en étant entièrement à leur devoir, n'arrivent pas à réunir certaines communautés qui leur ont été confiées. Si on n'arrive pas à faire ainsi l'union dans une communauté, c'est que, dans les Sœurs qui la composent ce n'est pas l'amour du Christ qui domine. Dans la mesure où le Christ grandira le cœur et l'esprit, la volonté de chacune, en même temps l'union, la vie fraternelle se scellera et grandira. C'est donc sur cette Personne vivante du Christ que, ayant engagé notre vie, nous allons aussi essayer de sceller notre communauté, notre vie commune, en nous disant, évidemment, qu'en cela, comme pour toute autre chose, une communauté n'est pas absolument parfaite, parce qu'elle est aussi humaine.

Une vie fraternelle se construit toujours, parce qu'il y a des accrocs, il y a des difficultés, il y a des moments de baisse, mais il y a aussi des moments de progrès ; et ces moments correspondent avec le progrès ou avec la baisse de tels ou tels individus qui composent la communauté.

Réfléchissons aussi que depuis que nous avons embrassé la vie des Filles de la Charité, qui est une vie consacrée à Dieu par les Saints Vœux et par l'engagement à la vie commune, cette vie fraternelle est devenue pour nous une obligation. Elle n'est pas seulement une surrogation, par exemple, une Sœur ne pourrait pas se dire : « Eh bien, je suis consacrée à Dieu par les trois vœux de Pauvreté, Chasteté, Obéissance, je vais donc vivre pauvre, vivre pure, vivre obéissante, bien servir mes Pauvres, et puis, les autres autour de moi feront ce qu'elles voudront ». Il est certain que nous manquerions ici à une obligation formelle et grave qui pèse sur nous depuis que nous sommes entrées dans la Communauté. D'ailleurs, dans la formule de nos Saints Vœux, vous remarquerez qu'il est dit : « Dans la Compagnie des Filles de la Charité ».

La vie fraternelle est donc une volonté de Dieu, un appel du Seigneur sur nous, et c'est en communauté, et non pas seules, que nous devons aller à Dieu, en communauté, avec nos Sœurs ; et c'est en communauté que nous devons essayer de donner le Christ aux autres.

Toute notre vie personnelle est engagée dans la vie de Communauté, et c'est là que nous devons la mener. Nous avons à recevoir de cette communauté et nous avons le devoir de lui donner. Dans l'action que nous menons, nous ne devons jamais nous sentir isolées, ni croire que nous sommes uniquement responsables de présenter le Christ à travers nous. Nous engageons,

par le fait que nous faisons partie de la Communauté, dans nos actions, dans nos manières d'être, dans toutes nos attitudes, dans nos efforts, dans nos réussites, comme dans nos échecs, nous engageons la Communauté à laquelle nous appartenons.

Il faut bien dire aussi, c'est de plus en plus vrai : dans le monde où nous vivons, nous engageons l'Eglise. Et c'est grave. Il faut que nous nous sentions continuellement solidaires, dans les Communautés auxquelles nous appartenons ; la Communauté religieuse, la Communauté des Filles de la Charité, la Communauté locale, paroissiale, la Communauté chrétienne dont nous faisons partie et qui donne son témoignage dans le monde déchristianisé dans lequel nous vivons.

Les gens qui nous voient vivre, ceux qui ne sont pas chrétiens, qui sont loin de Dieu, voient que le Seigneur existe. Il est représenté à leurs yeux par le prêtre qui passe dans la rue, par la religieuse, par telle famille qui fréquente l'Eglise, Si tout ce monde-là donne un témoignage unanime, si on voit à travers eux la charité du Christ, les gens diront : « l'Eglise est charitable ». Si quelques unités se séparent, par exemple, un religieux, une Fille de la Charité est désagréable, elle n'est pas disponible quand on vient lui parler, eh bien, ce sont tous les chrétiens qui ne sont pas bons, c'est la Communauté paroissiale qui n'est pas bonne, c'est l'Eglise en général qui ne représente pas Dieu ! « Si Dieu est comme cette Eglise, ce n'est pas la peine, on n'y croit pas ».

Pour vivre en Communauté, il faut d'abord constituer un corps et dans la vie quotidienne, il faut être présent de corps à cette vie fraternelle, avant d'être présente d'esprit. Par exemple, les récréations. Il faut que chacune se fasse une obligation d'être présente à la récréation. Il y a des Sœurs qui se dispensent de la récréation, qui ne le font pas d'ailleurs, par manque de désir de vivre ensemble, mais parce qu'elles ont du travail ; alors, on se laisse déborder par le travail, et puis on ne pense plus qu'à son travail, qu'à ses obligations. Chaque compagne est responsable de donner à chacune des autres la bonne atmosphère familiale et l'affection fraternelle à laquelle elle a droit, c'est la détente qu'elle doit trouver en communauté.

Cela repose beaucoup sur la Sœur Servante et sur la manière dont elle dirige la récréation et dont elle y participe. Par exemple, une Sœur Servante qui au sortir des repas, au moment de la récréation, se dit : « J'ai encore le temps de faire quelque chose, les Sœurs n'arrivent guère qu'à telle heure, alors, je viendrai, moi aussi, à telle heure ». Et, elle arrive en retard, au lieu de trouver dix ou vingt compagnes, elle en trouvera deux ou trois. Qu'est-ce qui s'est passé ? Eh bien, il s'est passé qu'à l'heure fixée pour la récréation, une première compagne est arrivée, a ouvert la porte et a dit : « Ma Sœur n'est pas là », elle a fermé la porte et elle est repartie, en disant : je reviendrai quand il y aura quelqu'un. Une autre est arrivée, elle a ouvert la porte : « Tiens, il n'y a personne, je m'en vais » et elle est partie aussi... Et cela a continué ainsi pendant longtemps. Tandis que si la Sœur Servante sait s'imposer la discipline - c'est une question de discipline - de se trouver à la récréation au moment même où elle commence, même s'il n'y a personne s'asseoir à sa place et puis attendre, vous verrez qu'en peu de temps les compagnes s'amalgameront autour et qu'on prendra l'habitude d'arriver, et qu'on sera très heureux.

C'est très, très important que la Sœur Servante soit présente. Présente aux récréations, présente aux repas. Ce n'est pas indifférent de prendre son repas ensemble, même sans parler de la lecture ; il y a de grands chrétiens qui disent que les repas, la prise de nourriture est une sorte de communion avec les dons que Dieu nous a faits. Que cette communion a une valeur d'union entre les membres d'une famille, entre les membres d'une communauté. Est-ce que, même dans une famille humaine, est-ce que ce n'est pas l'heure du repas qui, en général, unit tous les membres ? On se retrouve ensemble, en famille, on échange, on prend ensemble la même nourriture, on a un moment de vie commune réelle, autour d'un même acte, on vit ensemble pendant un certain temps. Chez nous, en communauté, cette valeur d'union revêt le repas. Si les repas disparaissaient du genre humain, si, par exemple, on arrivait, comme on le dit, à remplacer les repas par des pilules d'aliments chimiques, etc., le monde irait à une espèce de désagrégation morale.

Ce n'est pas exagéré. Tous les psychologues nous le diraient, car il n'y aurait plus ce geste commun, cette réunion commune, cette action faite en commun qui est très puissante pour unir les esprits. De plus, pendant ce temps, nous avons la lecture qui va créer encore une communion

d'esprit et nous donner des idées communes, des pensées communes qui pourront ensuite alimenter nos conversations pendant les récréations et qui peuvent être nécessaires dans des échanges communs ou même au cours de notre travail. Des pensées communes auront alimenté notre esprit et, petit à petit, se fera une formation qui nous aidera à avoir une forme d'esprit commun.

Les travaux communs ne se font plus beaucoup dans nos Maisons parce que, malheureusement, nous sommes obligées très souvent de nous décharger le plus possible pour tout ce qui est matériel sur des employées, mais enfin, essayons de sauvegarder quelques travaux communs quand même. Il n'y a rien qui unit plus qu'une action d'intérêt commune faite ensemble. De toutes petites choses... par exemple, dans une Maison rurale ou autre, faire ensemble des conserves ou éplucher des petits pois ou des haricots ce sont des choses qui unissent, qui créent une vie de famille. Il y a dans toute vie de famille une union qui se crée autour des tâches matérielles. Je crois qu'il ne faut pas les négliger. Les travaux communs ne sont pas faits uniquement pour pourvoir à nos nécessités, ils ont aussi une certaine valeur d'union. Tous ces usages de communauté, tout ce qui forme la trame de notre vie qui nous a été léguée par les générations qui nous ont précédées, peut-être qu'il y a certaines choses à adapter, certaines choses à changer, même certaines choses à laisser tomber, mais il faut bien nous garder de ne pas perdre le sens profond et les répercussions très grandes sur la vie que nous menons, la vie intérieure et la vie fraternelle.

Il faut être présentes aussi aux repos. Il y a des Sœurs qui se couchent toujours après les autres, et puis il y en a qui se lèvent toujours avant les autres. Et cela c'est terrible. En communauté, on doit se coucher ensemble et on doit se lever ensemble. Ce n'est pas la peine d'insister là-dessus. Mais je sais qu'il y a des Sœurs qu'il est presque impossible de mettre au pas sur ce point-là. Je vous souhaite d'y arriver. Il faut faire tous vos efforts pour y arriver. La vie commune est pénible, il faut bien le dire ; il y a un respect des autres qui fait qu'on doit respecter leur repos, qui fait... Je sais que les Sœurs Servantes sont obligées quelquefois de veiller un peu pour travailler, de se coucher un peu plus tard ; qu'elles le fassent d'abord, le moins possible : ensuite, qu'elles s'arrangent surtout pour ne pas déranger les Sœurs en entrant au dortoir. Qu'elles ne le fassent pas sous prétexte de piété plus grande, ou de mortification plus grande. Je pense en ce moment à une Maison où la Sœur Servante, une très sainte Sœur Servante qui a demandé à son Directeur qui me l'a dit - son Directeur de la Province, pas son Directeur spirituel - elle a demandé la permission de se coucher toujours plus tard que les Sœurs, pour pouvoir avoir un temps de prière. Eh bien, le Directeur disait que depuis ce temps-là, il y avait un malaise dans la Maison parce que la conduite de la Sœur Servante est une sorte de gêne ; peut-être disent-elles instinctivement : « Si ma Sœur fait cela, peut-être que nous, nous devrions le faire ».

La sainteté et la perfection de la Sœur Servante doivent consister à pratiquer dans la perfection la vie commune. Je crois que c'est plus important que d'avoir des exceptions, des particularités, même sous prétexte de piété et de mortification plus grandes. La vie fraternelle demande un renoncement et elle est un acte de charité envers les autres, qui dépasse de beaucoup certaines pratiques personnelles.

Il ne suffit pas, bien entendu, d'être présente de corps à la vie commune, il faut également y être présente d'esprit. Il y a des Sœurs qui arrivent à la récréation avec leur mauvaise humeur, avec la préoccupation de ce qu'elles ont fait ou pas fait dans la matinée, de telle ou telle difficulté d'office. Dans cet état, elles ne participent pas, se renferment dans un silence un peu désagréable pour les autres, ou bien sont absentes ou distraites. Je sais bien que certaines fois c'est très difficile de s'échapper des soucis de son office. Quand on porte la responsabilité, par exemple, d'un malade mourant, d'un groupe de filles qui en ce moment est en difficulté et qu'on ne sait pas comment arriver à prendre, il est certain que cela occupe bien l'esprit ; mais je crois que, pour la Sœur elle-même, ce serait un bon exercice d'hygiène de se forcer à échapper à cette préoccupation pendant un certain temps, et puis, ce serait surtout un grand acte de charité.

Ayons toujours présent à notre esprit et toujours présent à l'esprit des Sœurs que notre devoir ce n'est pas seulement les Pauvres, les enfants, etc. Notre devoir c'est aussi notre compagne qui est à côté de nous, cette compagne, qui a besoin de détente, de récréation, elle a

besoin de sentir une présence d'amitié, une affection fraternelle à côté d'elle. Si elle ne l'a pas, son milieu de communauté ne lui donne pas ce dont elle a besoin.

Quelquefois des défections peuvent être préparées de loin ou de près par cette sorte d'absence de la communauté. S'il y avait eu le bon milieu que l'on doit trouver dans chacune de nos Maisons, telle ou telle âme ne se serait pas découragée, n'aurait pas été cherché ailleurs ce qu'elle aurait dû trouver à l'intérieur même de la famille. Il faut, donc, être présente d'esprit à la vie commune. Il faut participer aux joies et aux souffrances de chacune. Il ne s'agit pas d'une immiscions indiscrete dans la vie personnelle des Sœurs, c'est d'ailleurs, à la Sœur Servante à maintenir la chose dans les limites raisonnables. Il me semble que dans nos communautés réunies ainsi en quelques membres, lorsqu'il y a une joie familiale comme une naissance, un mariage, un baptême, une ordination dans la famille d'une de nos Sœurs, c'est toute la communauté qui doit participer à cette joie. De même quand il y a un deuil, une souffrance, toute la famille doit apporter à la compagne le secours de sa prière, de sa compassion, de sa participation. Le meilleur moyen de participer est de faire dire une Messe à l'intention en cause. Ne soyons pas absentes les unes aux autres, mais toujours sans cette immiscions. Il ne faut pas non plus, que la préoccupation familiale, les conversations de la récréation se mettent à tourner autour de ces événements de famille, ce serait l'abus. Il faut participer aux joies et aux souffrances des autres, mais la communauté ne doit pas tourner autour des familles des Sœurs et surtout de telles ou telles Sœurs. Il faut que chacune dans ce genre de participation soit mise exactement au même rang et ne devienne pas le centre d'intérêt de la Communauté. Autrement il y aurait déviation, abus et très vivement toute la Communauté reviendrait vers une vie qui serait purement naturelle. Il ne faut pas passer de la communauté religieuse à la communauté humaine. C'est difficile de se tenir dans le juste milieu.

La Communauté qui doit se sceller autour des individus qui la composent, doit surtout se sceller, si elle veut être saine et être vraiment d'Eglise, elle doit se sceller autour de ce qui lui est extérieur. Une Communauté qui vit d'elle-même, se rapetisse, s'amenuise, devient inutile, elle ne produit pas de bons fruits pour l'Eglise de Dieu. Voyez, une famille humaine qui se resserre autour d'elle-même, dont les membres ne participent pas les uns avec les autres : le mari à ses réunions, la femme à ses associations de telle ou telle façon, les enfants également aux groupes qui leur conviennent, cette famille-là tourne autour d'elle-même, et finit par devenir peu de chose. Une Communauté religieuse c'est la même chose. Il faut que nous participions à ce qui est autour de nous, dans la Communauté chrétienne et dans la Paroisse où nous vivons. Il y a une participation d'esprit qui doit se faire en communauté. Il ne suffit pas, par exemple, que dans une Maison où une Sœur fait le catéchisme au dehors, une autre qui soigne les malades, une troisième qui s'occupe des internes, une autre qui s'occupe de l'intérieur de la Maison, etc., avec la Sœur Servante au milieu de tout cela ; il ne suffit pas, par exemple, que la Sœur qui s'occupe de la Première Communion dans la paroisse organise sa Première Communion sans que ceci se répercute sur la Communauté. Il faut qu'ensemble on parle de cette Première Communion, qu'on participe à la joie ; d'ailleurs, on n'y manque pas parce qu'il y a un « benedicamus » pour cela. Je prends la Première Communion comme exemple, mais il y en a d'autres, il faut participer aux événements avec les Sœurs, il faut y prendre intérêt. Il ne faut pas que la Sœur qui soigne les malades, dise par exemple : oh, elle nous ennuie avec ses enfants, ni la Sœur du catéchisme dise : moi, j'en ai assez d'entendre parler de malades. Il ne faut pas, bien sûr, apporter toutes les préoccupations, mais il faut que chacune vive avec l'autre.

Présente non seulement aux événements qui sont proches de nous, qui nous entourent, mais être présente aussi aux grands événements de la Communauté et de l'Eglise. C'est en nous ouvrant, en nous ouvrant ensemble, à tout ce qui se vit dans l'Eglise et autour de nous que nous arriverons à resserrer la vie commune, à vibrer en commun aux mêmes grandes pensées, à développer en nous cette réalité qui doit nous unir - l'amour du Christ et de l'Eglise. Si ensemble nous développons nos pensées, nos intentions de prières, nos préoccupations autour de ce qui occupe l'Eglise, tout ce qui concerne la gloire de Dieu et le règne du Christ dans ce monde, notre union se scellera petit à petit autour de ces grandes choses ; c'est par ces tout petits moyens

quotidiens, ces petits échanges entre nous qu'arrivé à se faire dans un bel échange, la formation personnelle de chacune et la formation de la Communauté.

On se dit quelquefois : la Communauté ne marche pas parce que une telle, a un défaut épouvantable, c'est vrai, il y a des gens qui sont des véritables obstacles à une vie fraternelle. C'est très vrai qu'avec certains caractères, il est impossible d'arriver à constituer une véritable Communauté. Je crois que de tels caractères, s'ils se révèlent pendant le Postulat, ou pendant le Séminaire ou les premières années de vocation, avant les Vœux, il faut dire : elles n'ont pas la vocation. Il ne faut pas garder dans une Communauté une Sœur que l'on sait pertinemment qu'elle sera toujours un obstacle à la vie de Communauté. C'est un signe formel de non vocation. Nous sommes faites pour vivre en Communauté et lorsque nous avons des gens comme ça chez nous, eh bien, c'est le cas de dire, supportons-les. Il faut que toute la Communauté se réunisse pour porter ce pauvre caractère qui est une si grosse épreuve pour l'ensemble. Pour arriver à vivre ainsi en Communauté il faut donc, être présent d'esprit, pour arriver à penser ensemble, en faisant les échanges nécessaires.

La répétition d'Oraison, c'est un échange qui devrait être un peu plus vrai que nous ne le faisons : je crois, voyez, que nous avons un peu abusé de ce que l'on nous a dédié. On nous a dit : « vous n'êtes pas obligées, en répétant votre oraison de dire exactement ce que vous avez fait, ce que vous avez pensé à l'oraison ». Vous n'êtes certainement pas obligées de dire les résolutions très personnelles, les retours très intérieurs sur soi-même, qui relèvent en somme du for même de la conscience ; mais il ne faut pas se contenter d'un petit discours préparé avec quelques phrases lues dans un livre, ce n'est plus la répétition d'oraison. Qu'est-ce que cela va donner ? Rien du tout. Il suffit d'ouvrir tout simplement un livre et lire, ou quelque phrase de l'Imitation. La répétition d'oraison n'est pas faite pour cela ; elle est faite pour que chacune communique aux autres ce que Dieu lui a donné ; c'est un devoir de Communauté. Vous me direz : il faudra que Dieu donne quelque chose pour que l'oraison puisse être faite... c'est certain. On ne peut pas être trop absolues là-dedans, mais il faut tout de même rappeler cela à nos Sœurs. Il faut que nous nous habituions à vivre entre nous dans un climat de vérité, un climat de vérité qui ne touche pas seulement la vérité des choses extérieures, mais aussi la vérité de notre propre vie personnelle et intérieure.

On a quelquefois une pudeur mal placée qui a été nuisible à certaines de nos Maisons, à certaines de nos petites Communautés. On n'ose pas parler de Dieu, même si profondément et intérieurement on vit de Lui, il y a une espèce de pudeur à en parler. On craint que l'une ne dise : « Oh, elle nous ennuie avec ses discours pieux » ; ou bien : « Mon Dieu, elle veut nous faire la leçon ». Je pense que la vie que nous devons mener avec le bon Dieu doit transparaître tout à fait normalement dans notre vie extérieure et dans nos conversations en Communauté. Il faut que nous bannissons de nos Communautés qui sont réunies, on ne le répétera jamais assez, autour du Christ, il faut que nous bannissons cette espèce de mauvaise pudeur qui fait que l'on ne parle pas de ce qui est le fond même de notre vie, et la répétition de l'oraison devrait amener à exprimer ce que la Sœur a vécu avec le bon Dieu. Je n'ai pas d'exemples concrets qui me viennent à la pensée en ce moment, mais je crois qu'il faut que nous fassions un très grand effort pour ramener ces usages de Communauté à leur sincérité première.

Admirez dans les Conférences de saint Vincent de Paul, admirez dans les écrits de sainte Louise la sincérité admirable avec laquelle ils parlent ; la sincérité, la franchise splendide de nos premières Sœurs. On parle en ce moment avec admiration, et Dieu sait si on a raison, des échanges entre militants d'action catholique et autres, ils recherchent cette simplicité évangélique première. Mettons-la dans ces exercices de Communauté ; soyons donc simples et en recherche de Dieu ; sachons avouer, et dire que nous sommes en recherche de Dieu et que dans cette recherche de Dieu nous ne nous conduisons pas comme nous devons parce que tous les jours nous y manquons. C'est cela, voyez, la répétition d'oraison.

La conférence : « J'ai cherché à être ceci, mais je ne l'ai pas été ». Alors, la conférence devient, non pas seulement l'attitude d'humilité devant Dieu, mais aussi devant la Communauté, devant cette Communauté avec laquelle nous devons édifier la Communauté évangélique qui doit être la nôtre. Nous nous disons chaque semaine : j'ai fait baisser la valeur évangélique de la

Communauté par tel manquement. Par exemple, j'ai manqué de disponibilité devant telle personne, eh bien, je vais m'accuser d'avoir manqué d'accueil par égoïsme personnel. Que la conférence ne soit pas seulement « Mon Dieu, de quoi vais-je m'accuser ? Voilà la conférence qui arrive ». Mais, pas du tout. Dans la semaine qui a précédé, nous avons fait baisser le niveau spirituel d'une part, le niveau évangélique d'autre part, de la Communauté à laquelle nous appartenons. Il faut en réparant la chose et en l'avouant devant nos compagnes, que nous réparions le mauvais exemple que nous avons donné. Que les autres ne disent pas : si elle le fait, c'est parce qu'elle trouve que c'est bien, par conséquent, moi, je peux en faire autant.

Voilà une chose qui est importante. L'acte que nous faisons montre que nous sommes en désaccord avec nous-mêmes. Comme le disait saint Paul : « Je fais le mal que je ne veux pas et je ne fais pas le bien que je veux ». Mais encore faut-il le redire, et ne pas penser : j'ai fait telle chose, j'ai été dure et désagréable à tel moment avec telle personne du dehors ou du dedans, mais j'ai raison. Non, à la conférence, nous disons : j'ai eu tort. Et quand nous disons : j'ai eu tort, non seulement nous faisons l'acte d'humilité et de réparation, mais aussi nous remettons les choses dans leur vérité.

Jamais nous ne ferons un effort assez grand pour arriver à rendre toute la sincérité que doivent comporter nos exercices de Communauté. D'abord, il faut que les Sœurs Servantes, nous qui en avons la charge, nous y fassions une attention beaucoup plus grande que les autres. C'est la sincérité des accusations de la Sœur Servante qui entraînera la sincérité des accusations des compagnes. Toujours, toujours, il faut revenir aux mêmes principes : c'est la vie de la Sœur Servante qui donnera la vie aux compagnes. Ayons une très grande attention à cela. Et puis, ne nous imaginons pas que parce qu'on se dit : Voilà, je veux maintenant vivre dans la vérité, m'établir dans la vérité, je veux amener chacune de mes compagnes à vivre dans la vérité, tout est fait... Nous le savons : il y en a qu'on n'arrivera jamais à amener à un certain niveau, nous savons même qu'il y en a qui seront réfractaires, et nous savons toutes aussi que, même dans celles qui vont correspondre, peut-être l'espace de quelques mois ou quelques années, il faudra longtemps, car les œuvres de Dieu se font lentement. Mais nous devons toujours garder bien net le but que nous poursuivons : cette vie dans la vérité, dans la sincérité devant Dieu.

En dehors de ces exercices, répétition d'oraison et conférences, nous avons aussi ce qu'on appelle en général en Communauté, le « catéchisme entre nous » qui maintenant n'est plus d'ailleurs, à proprement parler, un catéchisme entre nous, mais qui devient plutôt des échanges autour d'une pensée donnée ou autour d'un cas vécu qui est, en réalité, un temps de réflexion personnelle, en même temps qu'un temps de réflexion communautaire. Ce catéchisme à faire entre nous, ce temps de réflexion et d'échange, il faudrait que nous y apportions une très grande attention. Beaucoup de Sœurs Servantes disent : « J'ai de grandes difficultés à faire le catéchisme entre nous ». Et en général ces difficultés ne viennent pas seulement d'elles-mêmes ; quand les difficultés ne sont que celles des Sœurs Servantes, elles arrivent en général à les surmonter.

Il y a les difficultés qui viennent de la Communauté, non pas qui se divise, mais qui se répartit en des âges très différents, en pensées très différentes, en activités très différentes. On ne peut pas dire ici comment on pourrait faire dans chaque cas, car chaque cas est un peu spécial, un peu particulier. On peut toujours faire un Catéchisme autour d'un point donné (par exemple : un point de doctrine, un point des Saintes Règles). Il faudra quelquefois un long temps de préparation, des mois et des années pour qu'il y ait des échanges extérieurs. Dans la mesure où vous arriverez, en récréation et en des échanges fortuits, à créer un climat de sincérité intérieure, vous arriverez petit à petit à avoir des échanges extrêmement fructueux, extrêmement sincères. Ceci doit être l'un de vos buts le mieux déterminé.

Il faut dire aussi que penser ensemble - et dans la conjoncture actuelle il est bien utile de le dire - penser ensemble ne veut pas dire décider ensemble.

Il y a un certain rôle de l'autorité qui est tout de même à sauvegarder. Il y a certaines jeunes Sœurs, qui d'ailleurs dans une excellente intention, avec la grande loyauté qu'elles ont en général, disent : « Oh, mais chez nous on vit en équipe ; on pense en équipe, et puis, on décide en équipe ». Je suis tout à fait de leur avis quand elles disent : « on vit en équipe », j'aimerais mieux qu'elles disent : « on vit en Communauté ». Nos Communautés ne sont pas des équipes,

mais enfin, admettons encore leur langage de jeune. Je suis donc d'accord avec elles quand elles disent : « on vit en équipe » ; je suis tout à fait d'accord quand elles disent : « on pense en équipe ». Je ne suis plus d'accord quand elles disent : « on décide en équipe ». Voyez, la décision, elle appartient toujours à la Sœur Servante. Il ne faut pas décider des choses de la Communauté, décider de l'orientation à donner, en équipe ; nous ne sommes pas dans une république à suffrages, où chacun doit savoir, où l'on fait les comptes et c'est décidé. Que chacune apporte sa lumière personnelle, qu'elle apporte sa pensée personnellement, qu'elle ait véritablement non pas l'illusion, mais la certitude d'avoir apporté tout ce qu'elle peut donner. La Sœur Servante, ensuite, prendra la décision.

Notez qu'elle pourra la prendre de deux manières : elle pourra la prendre, en disant à la compagne : « voyez ce qui est à faire, décidez ce qui est à faire, après que tout le monde aura donné son avis, voilà une chose qui intéresse l'ensemble ». Et la compagne dira : « voilà ce que je pense qu'il faut faire », et la Sœur Servante terminera en disant : « oui, j'approuve, vous pouvez le faire ». La décision dernière est à l'autorité.

Si la décision de la compagne n'a pas été soumise à l'autorité, il n'y a plus la relation à Dieu, voyez, on sort de l'obéissance religieuse et nous menons une vie consacrée, il ne faut pas l'oublier. Chaque geste, chacun des actes de notre vie, doit être relié à Dieu par l'obéissance, la pauvreté, etc. D'autres fois la Sœur Servante, après avoir pris l'avis de l'ensemble des compagnes, dira : « Maintenant, j'ai bien tout ce que vous avez eu à dire, je vois plus clair, je me rends compte à fond de la situation, et je décide que l'on va faire telle ou telle chose ». Mais l'attention à la volonté de Dieu doit toujours être donnée par la décision de la Supérieure, de la Sœur Servante qui a reçu mandat spécial. C'est pour cela que vous êtes Sœur Servante : pour relier à Dieu tout ce qui se passe dans la vie de la Maison, dans la vie de la Communauté, dans la vie apostolique.

Nous avons déjà parlé des lectures. Il faut penser ensemble, il faut lire ensemble, il faut aussi comprendre ensemble et vouloir monter ensemble. Je reste souvent en très grande admiration devant l'attitude des militants ouvriers qui ont la préoccupation constante de la promotion du monde ouvrier. Ils veulent non pas s'élever eux-mêmes individuellement, mais ils veulent élever avec eux le bloc, la masse ouvrière. On peut transposer un peu, pas entièrement, sur le plan de la Communauté. Au plan spirituel, chaque âme doit faire sa montée personnelle spirituelle vers le Seigneur ; se retarder dans cette montée ce serait une grosse erreur, mais à côté de cela, ou plutôt en même temps que cela, chaque âme doit être préoccupée dans la Communauté de la montée de l'ensemble. Il n'y a pas seulement une progression personnelle vers Dieu, un approfondissement personnel de sa vie intérieure, il y a toute la montée, toute la promotion spirituelle de la Communauté. Toute son attention spirituelle au Seigneur doit se faire en commun, ensemble.

Bien sûr la Sœur Servante doit avoir cette pensée présente à l'esprit, mais chacune des compagnes doit se sentir responsable des autres en ce sens et essayer de trouver des moyens de réaliser cette montée ensemble autour d'intentions communes, autour d'efforts communs ; un effort commun, par exemple, de toute la Communauté, dans l'accueil à tous ceux qui se présentent ; accueil entre soi, premièrement : j'avais oublié ! Quand on nous demande un effort, on pense toujours « le dehors » ; non, « le dedans » d'abord ; et le dehors avec, mais n'oubliez jamais le dedans. Essayez ainsi de donner des buts, de ramener la ferveur vers quelque chose de précis. Et que l'effort ne soit pas seulement un effort individuel, mais qu'il soit un effort de la Communauté, en tant que telle.

Prier ensemble : c'est certainement la plus grande chose que l'on puisse faire. Ne nous isolons pas dans notre prière. Quand nous nous mettons à genoux pour notre prière, évidemment il y a une grande partie de prière personnelle dans notre oraison. Il ne faut pas non plus verser dans l'exagération : l'oraison est vraiment une relation personnelle avec Dieu. L'oraison doit apporter toute notre vie au Seigneur, c'est nous qui devons Le rencontrer là ; mais nous Le rencontrons avec toute ce dont nous faisons partie : notre Communauté religieuse, notre Communauté paroissiale, tous nos pauvres gens auxquels nous sommes envoyées. Que dans notre prière vocale, à la Sainte Messe, nous débordions toujours nos propres petites intentions.

Quand nous prions, prions non seulement pour nous, pour la Communauté dont nous faisons partie, prions pour les grandes intentions de l'Eglise, prions pour nos pauvres, pour tous ceux qui ne connaissent pas le Nom de Dieu, qui ne l'honorent pas. Il faut continuellement, voyez-vous, nous constituer en communauté. Nous constituer en communauté et communauté d'Eglise. Il faut toujours, et je veux terminer ainsi parce que je crois que l'heure avance, il faut toujours dans tout ce que nous faisons, passer de nous (individus, vie individuelle) à nous (communauté, vie fraternelle) et de la Communauté à la Compagnie des Filles de la Charité, et à la Communauté-Eglise. Toujours passer : individu-communauté-Eglise-et-Dieu. Toujours s'élever au-dessus. Ne jamais rester au plan purement personnel. C'est d'ailleurs ce que nous recommande Sa Sainteté Jean XXIII. Je vous cite, en terminant, cette parole de Sa Sainteté :

- * vivre dans une Société fondée sur la Vérité,**
- * vivifiée par l'Amour,**
- * posée sur la Justice,**
- * réalisée dans la Liberté.**